



DOCUMENTS

Voyages au cœur de la culture autochtone

Page F 2



ENTREVUE

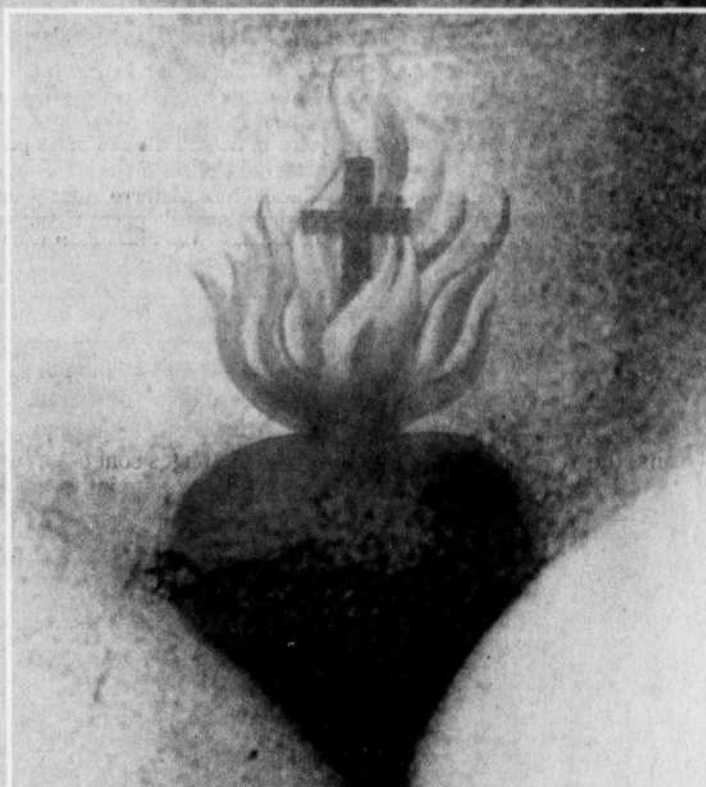
Lyonel Trouillot: «Chien mangé chien»

Page F 5

LIVRES

Martine Desjardins

Maléfices,
beaux objets
et irrésistible
tentation
des sens



SOURCE ALTO

Il y a des auteurs qui mériteraient d'être mieux connus. Et l'on se réjouit de répandre la bonne nouvelle de leur œuvre. C'est le cas de Martine Desjardins, qui vient de signer chez Alto un livre superbe, *Maleficium*, d'une eau comme on en trouve peu sous nos latitudes.

CAROLINE MONTPETIT

On pourrait dire que *Maleficium* est l'histoire d'un abbé de Montréal, Jérôme Savoie, qui commet l'acte de retranscrire ce que ses ouailles lui confient dans le secret du confessionnal. Mais *Maleficium* est en fait bien plus que cela. C'est un voyage fantastique aux quatre coins du globe, qui se déroule à une époque où voyager était encore le lot de quelques-uns, partis dans des contrées lointaines d'où ils ramenaient des épices, des tapis ou des bijoux. *Maleficium*, c'est aussi une fête des sens teintée de magie, noire et blanche, et traversée d'une hypersensibilité digne d'un Huysmans ou d'un Poe.

«Ce livre-là est vraiment puisé dans mes lectures d'adolescente, qui étaient les nouvelles fantastiques, Théophile Gautier, Villiers de L'Isle-Adam, Hoffmann

ou des trucs de Barbey d'Aurevilly. Les Diaboliques, une œuvre qui m'a beaucoup marquée», dit l'auteure en entrevue.

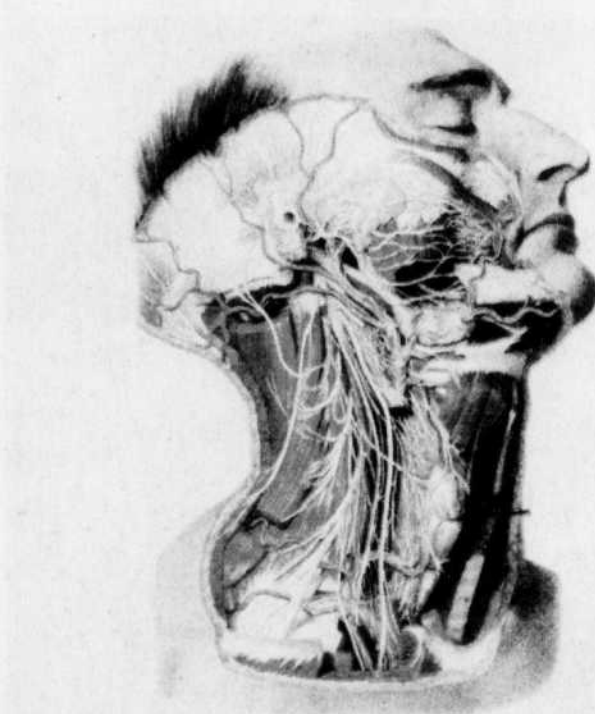
Hypersensible, Martine Desjardins l'est peut-être elle-même, elle qui confesse qu'elle ne voyage jamais parce qu'elle réagit fortement aux lumières et aux odeurs.

Pourtant, sa description du Cachemire, dans le premier chapitre, réjouira quiconque a foulé le sol de ce lieu féerique, que l'on a déjà comparé à l'Éden, et où pousse le safran rouge, si rare et si précieux.

Les effluves du safran, «plus enivrantes que celles du plus puissant alcool, plus élastiques aussi», qui éveillent des «pensées vénéneuses où la douloureuse douceur de la dépravation se mêle à la joyeuse amertume de la corruption», c'est ce qui damne d'ailleurs le personnage principal de ce chapitre, où l'on rencontre aussi une mystique aux stigmates sanguinolents.

Tous les sens sont convoqués dans ce roman, qui est aussi la somme de huit confessions, toutes plus affolantes les unes que les autres. Et ils procurent un plaisir qui ne tarde pas à être insoutenable, une sensation que Martine Desjardins dit avoir déjà expérimentée dans la vie.

«C'est quelque chose que j'ai déjà vécu, comme un plaisir trop fort. S'il y a trop d'épices, par exemple, la sensation devient in-



SOURCE ALTO

tolérable», raconte-t-elle.

Malgré l'aspect résolument fantastique de ses nouvelles, où les femmes peuvent tirer des boules d'encens de leurs oreilles et où les tapis cachent des sens secrets, Martine Desjardins dit consacrer une part importante de son travail à la recherche.

«La recherche est une partie monumentale de mon travail», dit celle qui est également chroniqueuse à *L'Actualité* et qui dit

vérifier plusieurs fois une information avant de la croire.

Elle lit, donc, les journaux d'explorateurs du monde entier, des informations sur la médecine, sur l'entomologie et sur les différentes professions que pratiquent les différents confesseurs de l'abbé Savoie.

La description de la science empruntée à ses professions accentue d'ailleurs chez le lecteur la sensation d'exotisme,

explique-t-elle.

En fait, Martine Desjardins dit répondre davantage aux lois du symbolisme qu'à celles de la psychologie humaine. Lorsqu'elle a écrit chacun des chapitres de *Maleficium*, elle s'est d'abord inspirée d'un objet puis d'un lieu où se déroulerait l'action. Ensuite,

«Ce que je recherche dans le réel, c'est ce qui dévie un peu de la norme, ce qui est curieux, étrange et bizarre. J'aime les objets rares, les comportements étranges, les malformations physiques. C'est là que je cherche le fantastique, ce n'est pas dans le surnaturel.»

te, elle a effectué une recherche intensive qui lui a permis d'allier ces deux éléments dans un récit. Dans le cas du Cachemire, en pleine terre musulmane, il lui fallut du temps avant de débiter ce site, chrétien, où l'on prétend voir l'empreinte des pieds du Christ.

Martine Desjardins avoue également un intérêt pour la malformation humaine. L'un des personnages de son dernier chapitre est d'ailleurs affublé d'une queue de dix-sept vertèbres.

«Les queues humaines existent», dit Martine Desjardins en entrevue. Elle dit même qu'un homme portant une telle queue vit présentement en Inde, et que des dévots lui vouent un culte parce qu'ils croient y voir une incarnation d'Hanuman, le dieu-singe. Dans son roman,

elle relève aussi que le fœtus humain est pourvu d'une petite queue au début de son existence, appendice qu'il perd en cours de développement.

«Ce que je recherche dans le réel, c'est ce qui dévie un peu de la norme, dit-elle, ce qui est curieux, étrange et bizarre. J'aime les objets rares, les comportements étranges, les malformations physiques. C'est là que je cherche le fantastique, ce n'est pas dans le surnaturel.»

En fait, c'est dans l'amplification de cette bizarrerie que se trouve le fantastique.

«Je pourrais combler des lacunes du récit par l'invention, mais je ne me le permets pas», dit-elle.

Le beau est toujours bizarre, écrivait Baudelaire dans ses *Curiosités esthétiques*. Pour ceux qui l'auraient oublié, Martine Desjardins a écrit un livre qui semble tout droit sorti du XIX^e siècle, à l'âge d'or du symbolisme décadent, offrant ainsi une œuvre comme on ne croyait plus qu'il s'en écrivait aujourd'hui.

Le Devoir

MALEFICIUM

Martine Desjardins
Alto
Québec, 2009, 192 pages

LIVRES

Voyages au cœur de la culture autochtone

On les a ignorés pendant des décennies, des siècles. Et voilà qu'ils refont enfin surface dans les livres, eux qui se sont transmis, génération après génération, leur culture par la tradition orale. Dans une collection qui s'intitule «Sagesses amérindiennes», les éditions Cornac lancent deux livres portant respectivement sur la culture aléoute, qui peuple les territoires entre la péninsule du Kamchatka et l'Alaska, et sur la culture crie, plus particulièrement celle que l'on retrouve dans la région de Mistissini, au Québec. Les éditions du Boréal leur ont pour leur part consacré un superbe livre de cuisine, *Pachamama. Cuisine des premières nations*, écrit par Manuel Kat'wa Kurtness, chef cuisinier d'origine innue, qui fait le tour de plusieurs premières nations du Québec et de l'Ontario, mêlant recettes de cuisine, histoire et ethnologie.

CAROLINE MONTPETIT

Les auteurs sont des fins connaisseurs des cultures qu'ils traduisent. Larry Mercurieff, qui signe avec Annik Chiron *Le livre de la sagesse aléoute*, a été initié alors qu'il avait quatre ans par un chaman qui lui a donné le nom de Quuijuug, pour «celui qui tend le bras». Après avoir

poursuivi des études universitaires, il est devenu un activiste pour la défense des droits et libertés de son peuple. Annik Chiron est une anthropologue qui s'est intéressée de près au sort des Unangan, qui peuplent la région des îles Aléoutiennes. Hubert Mansion, qui signe avec Stéphane Bélanger *Le livre de la sagesse crie*, est un spécialiste du nord du Québec. Il a également signé *Chibougamau, dernière liberté*, aussi aux éditions Michel Brûlé. Stéphane Bélanger est crie par sa mère et québécoise par son père. Elle a interrogé les anciens de la région de Mistissini en cri. Manuel Kat'wa a parcouru plusieurs nations amérindiennes pour connaître leurs savoirs culinaires provenant des nomades et des sédentaires.

Ces livres constituent une mine d'or pour quiconque s'intéresse aux cultures amérindiennes, dont leur transmission jusqu'à nous a été semée d'embûches.

Une déportation méconnue

Un chapitre du *Livre de la sagesse aléoute* est consacré à la dé-



SOURCE BANQ, SÉRIE OFFICE DU FILM DU QUÉBEC
Fabrication de mitaines de cuir, manufacture de Bastien Bros au Village huron, photo de Roland Charuest, 1947. Image tirée de *Pachamama. Cuisine des Premières Nations*.

portation de toute la population des îles aléoutiennes, durant la Deuxième Guerre mondiale. Les auteurs avancent que cette déportation était peut-être moins liée à une question de sécurité qu'à une cohabitation difficile entre les populations locales et les soldats: alcool circulant librement, femmes et filles séduites par les soldats et risque de propagation de maladies vénériennes. «D'autre part, écrivent-

ils, on manquait de logements pour les officiers.»

On y retrouve aussi, bien sûr, une relation très étroite avec la nature. En langue unangan tunuu, langue des Unangan, qui vivent sur des terres perpétuellement balayées par le vent, il existe sept mots différents pour nommer ce vent. Chez les Cris, chaque espèce animale a son maître. Il y a aussi un maître des animaux. Contrairement à ce que l'on pense, écrivent les auteurs, «dans la pensée ancestrale, il n'existe aucune notion de protection physique des espèces, mais seulement spirituelle. En obéissant aux rituels, en pratiquant des offrandes au maître des animaux, l'Amérindien permet à celui-ci d'envoyer de nouveau du gibier sur son territoire de chasse. Il ne croit pas, en général, à une autre gestion cynégétique».

Dans cette culture, on ne nomme jamais l'ours, mais c'est lui qui représente le plus grand pouvoir. Et le caribou, à l'opposé de l'ours, «est un animal féminin qui attend qu'on le prenne».

Masculin et féminin

Les deux ouvrages s'attardent d'ailleurs à décrire les in-

teractions des différents éléments masculins et féminins de leur culture. Dans un chapitre intitulé «La dualité du monde», dans *Le livre de la sagesse aléoute*, Larry Mercurieff raconte que les hommes d'aujourd'hui comprennent mal quand on leur demande «comment va votre côté féminin?». La société dysfonctionnelle ne valorise pas cet aspect d'eux-mêmes, écrit-il. Pourtant, ajoute-t-il, «je n'aurais jamais été un bon chasseur sans les qualités que la société occidentale appelle féminines: la gentillesse, le doux parler, le fait d'éduquer, d'entretenir des relations...» Chez la plupart des peuples autochtones, les femmes doivent s'éloigner de la communauté lorsqu'elles ont leurs règles. Chez les Cris, les enfants en bas âge sont, quant à eux, porteurs d'informations de l'au-delà. Un enfant pleurant sans raison peut annoncer le décès d'un proche, par exemple. On n'adresse pas non plus de remarques directes à l'enfant fautif. On lui raconte plutôt l'histoire d'un enfant ayant commis la même faute. Par ailleurs, les Cris, lit-on, ont une notion très pointue de la vérité. «Les Cris n'affirmaient que leurs certitudes», lit-on. Un chasseur mistissini aurait par exemple répondu, par la voix de son traducteur, à un juge qui lui demandait de dire toute la vérité: «Il ne sait pas s'il peut dire la vérité. Il ne peut que dire ce qu'il sait.»

Ce qu'il sait, le chef Manuel Kat'wa nous le transmet de façon magistrale, dans son livre *Pachamama. Cuisine des premières nations*, qui paraît chez Boréal. Ici, le chef a redonné à certaines premières nations leur nom exact. Celui de Pekuakamiulnuatsh, par exemple, pour nommer les Innus du lac Saint-Jean, lac qu'ils désignaient sous l'appellation *Pekuakami*, pour «le lac plat». Avant de nous livrer ses recettes de castor au yogourt et paprika, ou de bouillon de poisson du lac, le chef Kurtness nous explique par exemple que les Innus du lac Saint-Jean se fabriquaient des sortes de «barres tendres», formées d'un mélange de viande séchée, de gras animal et de petits fruits. Le chef propose également une recette de simili castor, à base de porc, de veau et de boudin, pour ceux qui n'auraient pas de castor à se mettre sous la dent! Pour poursuivre dans la veine amérindienne, mentionnons enfin la réédition du livre de Maurizio Gatti, *Littérature amérindienne du Québec. Écrits de langue française*, chez Bibliothèque québécoise, un recueil de 150 textes autochtones en français. On y trouve autant de contes et légendes amérindiennes, de la poésie, des romans, du théâtre que des récits et des témoignages.

Le Devoir



LE LIVRE DE LA SAGESSE ALÉOUTE

PAROLES D'UN MESSAGER ALÉOUTE

Larry Mercurieff et Annik Chiron
Éditions du Cornac,
coll. «Sagesses amérindiennes»
Québec, 2009, 293 pages

LE LIVRE DE LA SAGESSE CRIE

Hubert Mansion avec la collaboration de Stéphane Bélanger
Éditions du Cornac,
coll. «Sagesses amérindiennes»
Québec, 2009, 269 pages

CHIBOUGAMAU, DERNIÈRE LIBERTÉ

LA SAGA DU NORD
Hubert Mansion
Éditions Michel Brûlé
Montréal, 2009, 355 pages

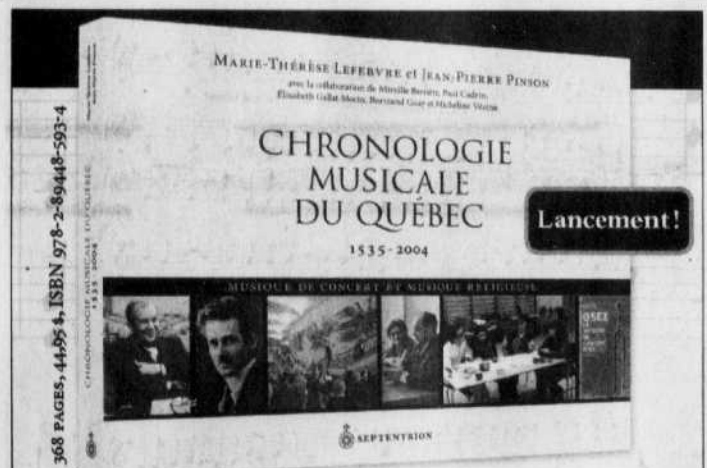
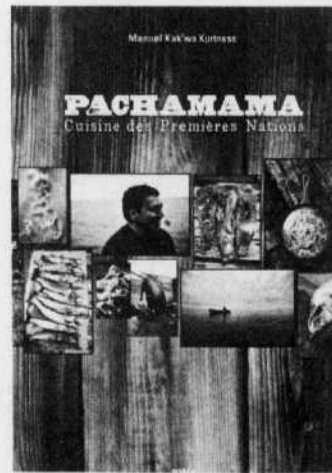
PACHAMAMA

CUISINE DES PREMIÈRES NATIONS
Manuel Kat'wa Kurtness
Éditions du Boréal
Montréal, 2009, 183 pages

LITTÉRATURE AMÉRINDIENNE DU QUÉBEC

ÉCRITS DE LANGUE FRANÇAISE

Maurizio Gatti
Bibliothèque québécoise
Montréal, 2009, 318 pages



La librairie Le Fureteur (25, rue Webster, Saint-Lambert) vous convie au lancement du livre ce dimanche 22 novembre à compter de 14 heures.

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

HISTOIRE de Lanaudière

NORMAND BROUILLETTE
PIERRE LANTHIER
JOCELYN MORNEAU

ISBN : 978-2-7637-8977-4
838 pages • 59,95 \$

HISTOIRE de Lanaudière

INRS

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

Maurizio Gatti

Littérature amérindienne du Québec

Écrits de langue française



BQ

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de l'Histoire

Mercredi 25 novembre
19 h 00

Une présentation d'EMMA,
EMotions au Moyen Âge
Avec le soutien de la Sodac

RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

LES ÉMOTIONS AU MOYEN ÂGE

Afin de souligner la parution de l'ouvrage *Le sujet des émotions au Moyen Âge* (Beauchesne)

Causerie

Une histoire des émotions est-elle possible? Comment le sujet médiéval vivait-il ses émotions? Que nous apprennent les médiévaux sur nos émotions?

Avec PIROSKA NAGY

Historienne (UQAM), co-directrice de l'ouvrage, elle présentera ces réflexions dans une perspective permettant de comprendre comment l'enquête menée sur le Moyen Âge occidental peut nous aider à penser l'émotion et le sujet aujourd'hui.

Animateur
JEAN PICHETTE
Sociologue (UQAM).

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Nicolas Moreau État dépressif et temporalité Contribution à la sociologie de la santé mentale



Nicolas Moreau

État dépressif et temporalité

Contribution à la sociologie de la santé mentale

Liber

136 pages, 18 dollars

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire
Un espace pour les mots

Lundi 30 novembre • 19 h 30
Au Studio-théâtre de la Place des Arts

Stéphane Lépine lit Victor Klemperer

Stéphane Lépine partage avec nous quelques pages du vibrant journal de l'écrivain allemand Victor Klemperer (1881-1960), un témoignage bouleversant sur la montée du national-socialisme et la persécution des Juifs dans la ville de Dresde.

laplacedesarts.com
514 842 2112 / 1 866 842 2112

Une coproduction
Les Capteurs de mots
Place des Arts
Québec

Entrée: 15 \$
Étudiants: 10 \$
*Taxes incluses. Frais de service en sus.

LITTÉRATURE

Inquiétante étrangeté

L'acteur Patrick Drolet, révélé au cinéma dans *La Neuvième*, s'aventure pour la première fois dans l'univers du roman avec *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*. Déroutant roman, porté par une voix tout à fait singulière. Cela tient de la curiosité littéraire.

«Durant les nuits hivernales, la mort aimait étendre son territoire jusque dans mon quartier.» C'est la première phrase du livre.



Nous sommes dans un appartement, où le narrateur est prisonnier de lui-même, de sa peur. Et de son délire. Un homme, un voisin, est mort à côté. Éventré. Depuis, une ombre inquiétante, une ombre «cannibale» s'est emparée de la maison voisine. Elle poursuit le narrateur, son appartement, son quartier, jour et nuit.

D'emblée, la mort rôde, menaçante. Elle est omniprésente, elle est active, elle est pour tout dire un personnage. Sombre, sombre, l'univers de Patrick Drolet. Dans la foulée de ce que l'auteur nous avait donné à lire l'an dernier, dans un recueil poétique au titre improbable: *Un souvenir ainsi qu'un corps solide ont plusieurs tons de noirceur*.

La noirceur, comme une immense toile d'araignée dont on ne saurait se dépêtrer. Comme un cauchemar éveillé qui défile en continu. Comme un spectre suspendu qui nous crache dessus. Voilà le genre d'images qu'on serait tenté d'évoquer pour parler de *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*.

Angoissant roman, oui. Où les choses s'animent, où les portes veulent pleurer et où les arbres hurlent «comme une chorale sans voix féminines». Où la volonté humaine n'a plus de réalité.

Dissocié de lui-même, de son corps qui agit contre son gré, dissocié du monde, où il se sent étranger, le narrateur cherche refuge dans le passé. Se souvenir: cela peut-il nous sauver du présent?

Et si remuer les cendres des réminiscences s'avérait encore pire comme expérience? Si aller à la rencontre du passé, marcher dans les traces laissées derrière soi, réveillait des atrocités qu'on ignorait possibles?



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*, l'auteur et acteur Patrick Drolet présente un univers sombre où la mort est omniprésente.

Pas de porte de sortie. Le narrateur s'engouffre, s'engouffre. On manque d'air avec lui. On est pris de vertige. On hallucine, on divague avec lui. On est en pleine psychose, en plein délire schizophrénique. Éprouvant, oui.

Oh, une petite lumière éclaire bien son âme, au passage. Le temps d'un rêve fugace. Un rêve de bonheur, d'amour, de beauté, d'enfants à naître. Où l'esseulé s'imaginer, avec son aimée sortie d'un conte de fées, au sommet d'un gigantesque sapin, «pour que nous puissions y dévorer les étoiles».

Pour le reste, rien. La solitude de plate et froide. La folie, la peur. La mort, dont l'ombre grandit, grandit. Rien de rassurant, ici. Si ce n'est que tout cela est terminé, n'est-ce pas? Cela se passait bel et bien autrefois, non? *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*: c'est clair et net, pourtant.

On referme le livre, on cherche un sens à tout cela. Et on n'en trouve pas. Pas plus que dans un roman de Kafka. On songe à *La Métamorphose*, tiens. Une bibite angoissante: voilà à quoi pourrait ressembler *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*.

La Nausée de Sartre nous vient aussi à l'esprit. Mais en condensé. Et pour l'imagination, pour l'audace, on serait tentée de faire un rapprochement, chez nous, avec les livres de Martine Desjardins. Avec

son tout nouveau, *Maleficium*, en particulier.

Sauf que Patrick Drolet ne nous fait pas voyager dans de lointains pays exotiques: son héros serait plutôt du type agoraphobe. Et puis, plutôt que de mettre en scène des êtres difformes, l'auteur axe son récit sur une perception déformée de la réalité. Sa force: faire en sorte que le lecteur lui-même en vienne à perdre ses propres repères, à douter de lui-même.

Dans un autre registre, et bien que les comparaisons soient toujours restrictives, on pourrait évoquer l'univers de l'artiste visuel Lino, auteur d'une trilogie graphique entamée il y a quelques années avec *La Saveur du vide*. Même noirceur, même solitude, même intranquillité. Même jeu entre rêve et réalité. Même recherche de l'inédit, aussi. Et même goût pour la narration poétique.

Pas d'illustrations, cependant, dans *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*. Les images en sont absentes, ou plutôt naissent exclusivement des mots, de la façon inusitée, insolite, dont Patrick Drolet utilise le langage et donne vie à son récit.

Voyez cette phrase, au tout début, quand la mort débarque: «Elle mordillait les marches des perrons comme un rat qui



cherche sa pitance à l'aurore.» Et ce passage, plus loin: «Le silence accompagnait les battements de mon cœur. Sommes-nous dans une nouvelle journée ou dans un effroi qui n'est pas terminé? m'étais-je demandé. Mais qui était ce nous?»

Il était une fois *J'ai eu peur d'un quartier autrefois*... ou jusqu'où peut aller l'écriture pour exprimer l'égarement, l'affolement. Pour empoigner la peur. Pour saisir l'insaisissable et inquiétante étrangeté qui surgit.

J'AI EU PEUR D'UN QUARTIER AUTREFOIS
Patrick Drolet
Hurtubise
Montréal, 2009, 98 pages

Les passions de Minette

Les éditions Les Allusifs revisitent *Les Aventures de Minette Accentievitch*, ce petit roman cru, charnel et existentiel, à la limite du porno, signé par Vladan Matijevic. Publié une première fois par leurs soins en 2007, le roman reparait en version illustrée... *Les Aventures illustrées de Minette Accentievitch*, sorte d'héroïne coquine du nouveau siècle, est désormais proposé sous une couverture rigide plutôt suggestive, un juste avant-goût des dessins denses et efficaces de Gérard DuBois. Minette Accentievitch aime les voitures, la viande, les enfants, le tabac, la lingerie, la bonté, et on se prend vite à aimer cette femme de 27 ans qui, dans un récit aux accents surréalistes, carure à une certai-



ne animalité. Minette use et abuse volontiers, des hommes surtout...

Le Devoir

EN BREF

Yves Beauchemin au Salon

L'écrivain Yves Beauchemin est l'un des invités d'honneur au Salon du livre de Montréal. Habitué de longue date de cet événement, il a participé notamment à une discussion sur le thème de la famille, animée par Jean Fugère, à une rencontre du Cercle des intimes réunissant une trentaine de

lecteurs, et aux confidences d'écrivains avec Gilles Archambault sur son dernier livre, *Renard bleu*. Ce samedi à 14 heures, il participe à une table ronde avec Laurent Laplante sur le thème *Par où commencer: par l'histoire ou par le livre?* Yves Beauchemin accordera également des séances de dédicaces ce samedi 21 novembre à 13h30 et le dimanche 22 novembre à 13h. — *Le Devoir*

FINALISTE
PRIX LITTÉRAIRE
DES COLLÉGIENS

Monique
LARUE

L'Œil de Marquise

L'Œil de Marquise
mérite d'ores et déjà
sa place parmi les
œuvres d'envergure
de notre littérature.
Martine Desjardins
L'actualité



Roman
384 pages • 28,50 \$

SÉANCE DE SIGNATURES AU SALON DU LIVRE DE MONTRÉAL

Stand n° 213

Samedi 21 nov.
de 17 h à 18 h
et dimanche 22 nov.
de 13 h à 14 h



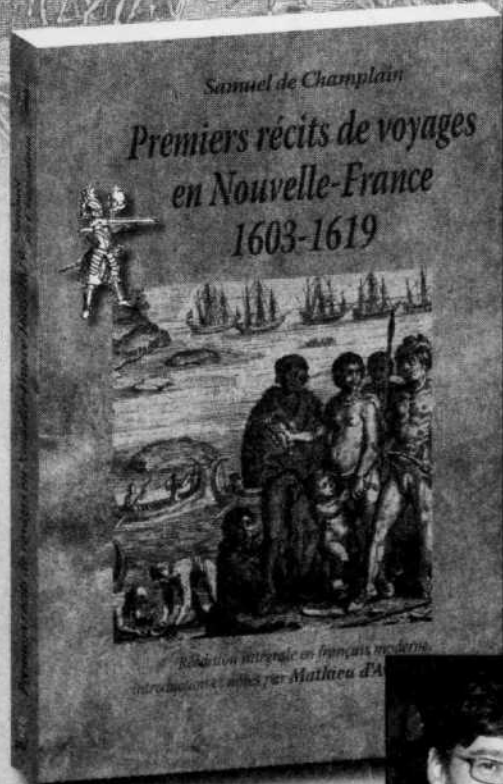
Boréal

www.editionsboreal.qc.ca

Retrouvez-nous sur
twitter et facebook

Samuel de Champlain

Accompagnez l'un des plus grands navigateurs
français du XVII^e siècle dans ses explorations
et ses activités quotidiennes.



ISBN : 978-2-7637-8643-8 • 408 pages • 29,95 \$

Rédition intégrale en français moderne,
introduction et notes par
Mathieu d'Avignon

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com pul

GRAND PRIX
DU LIVRE
DE MONTRÉAL

Lauréat 2009



Dany LAFERRIÈRE
L'Enigme du retour
roman
Boréal



« Dans ce livre qui fait se joindre le carnet et la chronique, Dany Laferrière propose le récit d'un retour au pays natal. Que se passe-t-il quand un homme, exilé d'Haïti à Montréal depuis 1976, entreprend de marcher sur les traces de son père, lui-même mort en exil? L'énigme du retour se trouve au fond d'une écriture qui, entremêlant la prose et la poésie, s'impose par la force de son propos, à la fois existentiel et politique. »

Georges Leroux
écrivain et président du jury

ville.montreal.qc.ca/culture/gplm



Montréal

LITTÉRATURE

POÉSIE

Bernard Pozier
et le deuil amoureux

HUGUES CORRIVEAU

Elle fut aimée et elle aima. Nous le savons. Louise Blouin fut la compagne du poète Bernard Pozier; on les rencontrait à Montréal, à Trois-Rivières comme à Paris, en un inséparable unisson dont jamais on n'aurait cru possible la rupture. Mais elle meurt en 2007. L'épigraphie est déjà magnifique de tendresse et de reconnaissance: «Je me souviens de tout: tu aimais tant les autres, la vie, la musique, les poèmes, Paris et moi. Je porte en moi à jamais trente ans de ta lumière.» Comment dire mieux la proximité du sentiment amoureux, de l'exacte fièvre de voir disparaître l'essentielle?

Bernard Pozier signe un recueil fort qui transcrit la perte et l'émotion. En une formule saisissante, il précise: «Tu ne seras donc jamais vieille et nous ne serons pas plus, au soir, vieux ensemble.» Le livre se présente tel un dialogue entre des textes en prose, journal et confidences, en page de droite, et, comme cachés derrière, au verso, des poèmes en vers libres écrits en italiques. «Dans l'extrême fadeur de toute chose, dorénavant, oublierai-je encore combien je suis mortel», se demande-t-il, étonné de poursuivre le parcours du monde qui, pour elle, s'est immobilisé. La question reste entière: «Comment croire à la mort, comment croire à ma vie, ces deux improbables réalités?» Les mots deviennent alors ancrage, moments de tension devant le réel excessif. Devant tant de déperdition, ce

livre peu loquace inscrit les stricts signes vitaux pour que perdure la conscience d'être.

La vie est suspendue, presque partante, «toute image se noyant / au fond de l'eau de l'œil / jusqu'à ce qu'il perde tout de vue / jusqu'à se boire lui-même / et se retrouver sec / en toute cécité / définitive».

Plus qu'un
tombeau,
voici un
recueil
d'amour

Le tombeau de Louise est achevé dans le désarroi. A vouloir dévoiler l'indicible, les mots du poète cherchent, tâtonnent dans un lieu que l'absence exalte. Cet *Agonique agenda* suit le parcours d'un abandon par l'être aimé, mais aussi de l'être aimé à sa disparition. Que reste-t-il alors de cette vie «solue», quand on se demande «combien de cœurs dans le cœur» battent encore la chamade? La réponse est radicale de lucidité, et la perspective de survivre reste bien aléatoire: «Ô / désormais / l'improbable perspective / de tout / désenténébrer!»

Plus qu'un tombeau, voici un recueil d'amour et, si difficile qu'il soit d'écrire ce genre d'œuvre, Bernard Pozier a réussi à nous en proposer une qu'on se doit de méditer, ne serait-ce que dans la part de nous-mêmes qu'ici nous craignons d'investir.

Collaborateur du Devoir

AGONIQUE AGENDA

Bernard Pozier
Écrits des Forges
Trois-Rivières, 2009, 84 pages

Docteur Lafond, je présume?



LOUIS HAMELIN

Au début des années 1990, quelqu'un, au Salon du livre de Montréal, m'a présenté Francis Simard et Pierre Vallières. Ils étaient les principales têtes d'affiche du film que tournait alors Jean-Daniel Lafond, *La Liberté en colère*, dont plusieurs scènes se déroulent dans un chalet de Saint-Alphonse-de-Rodriguez. À l'époque, j'avais, tout au plus, croisé Lafond. Je les regardais, son épouse et lui, sur la photo publiée dans *Le Devoir* du 12 novembre dernier: lui, le chapeau incliné sur la nuque, sapé comme un chef de la mafia sicilienne, frappant l'une dans l'autre ses petites mains molles et visqueuses (je le sais d'expérience pour lui avoir déjà serré la pince); elle, le beret bas sur le front, d'un ridicule achevé en girl-scout de la belligérance afghano-humanitariste, et je me disais: est-ce qu'ils ne sont pas jolis, rien qu'un peu?

On se ferait Outaouais pour moins. Imaginez, vous aviez coutume de frayer avec les Pierre Perreault et les Falardeau de ce monde, et vous voici assistant, sur le même pied que le prince de la Gale et sa charmante, à un défilé d'ingambes égroutés (c'est du français, mais une fois n'étant pas coutume, je vais m'autotraduire pour être bien sûr d'être compris: de vieux débris encore capables de se trainer...). Comment l'appelle-t-on, cette petite fleur rouge, déjà? Le coquelicocoricot? Ils avaient tous l'air de tellement s'amuser que j'en ai voulu un moi aussi: un jour du Souvenir. Ça tombe une semaine plus tard, donc aujourd'hui.

L'idée date de ma lecture de la correspondance entre Gerald Godin et Pauline Julien. La première note, page 16, renvoie à une certaine Claire Richard, «comédienne et chanteuse d'opérette». Bien sûr, je sais comme tout le monde, depuis la remise du premier prix Gilles-Corbeil de littérature, au Ritz, à l'automne 1990, que Claire Richard est la compagne de l'écrivain Réjean Ducharme. En 1962, non seulement elle n'est qu'une amie mentionnée en passant sous la plume de Pauline Julien, mais Réjean Ducharme n'est même pas encore Réjean Ducharme! «Le film de Réjean est sorti à Montréal. La critique est très bonne», écrit Godin en 1980, à propos, bien évidemment, des *Bons Débarras*. Dans ces lettres, Julien nomme sa copine Claire une seconde fois, et c'est tout. Et une seule autre fois, Godin laissera échapper une allusion à l'écrivain ami du couple, «le maudit Ducharme». Mais c'était bien assez pour titiller un romancier québécois, c'est-à-dire quelqu'un pour qui être un groupe de Réjean Ducharme est une seconde nature.

J'ai d'abord ressenti une envie d'aller relire *L'Hiver de force*, le chef-d'œuvre joualissant des années 70 dans lequel Julien et Godin étaient portraituretés sous les traits de Petit-Pois la Toune et de Roger, dont la profession était: sauveur de pays. (On a aussi parlé de Luce Guilbeault comme modèle possible de la Toune et quelqu'un de plus ou moins futé à même prétendu qu'elle était, en plus, l'auteur du livre et de tous les autres de Ducharme, alors laissons-la, ici, en dehors de ça, s'il vous plaît, merci...) Bref, tenons-nous-en à la littérature, me disais-

je. Mais ce n'est pas toujours si facile...

Je connais la loi du milieu. On ne touche pas à Ducharme. Croit-on le reconnaître de loin, lui trouve-t-on quelque ressemblance avec le gars (ou le chien) de la célèbre photo, on attend qu'il change de trottoir et on garde son anecdote prête à servir (tout le monde a la sienne). Personnellement, je lui dois beaucoup. C'est dans ses livres que j'ai appris des mots comme égrouté (voir plus haut) et valétudinaire (dans *L'Avalée des avalés*, je pense). Je savais qu'il vivait à Montréal, me demandais comment il réussissait à si bien s'isoler et jouer les hommes invisibles, moi qui, habitant à vingt kilomètres de forêt de la première route asphaltée, entouré d'ours et de lynx, parvenais tout de même à me mettre sporadiquement les pieds dans les plats d'un semblant de vie publique. Il n'y avait qu'à monter dans l'auto et à traverser le parc de La Vérendrye, en suivant cette route si magnifiquement montrée dans les scènes d'ouverture du dernier film de Bernard Émond que j'ai senti quelque chose me remonter le long de la gorge.

C'est ainsi que, assis au stand de mon éditeur, au Salon du livre de Montréal, automne 2001, j'ai vu s'avancer vers moi ce long personnage d'aspect quelque peu lugubre: Jean-Daniel Lafond, gars des vues. J'ai parlé de sa poignée de main. Il m'avait repéré à une table ronde sur Ferron, tournait un film sur le cher docteur et me proposait de monter dans sa charrette. Tope là. Le printemps suivant, je me suis retrouvé chez lui, dans un Saint-Henri en voie d'embourgeoisement galopant au retour d'un tournage éclair à Toronto. Je buvais mon café dans la cuisine, voyais passer Claire Richard dans l'escalier menant au balcon arrière de l'appartement du haut, elle soignait ses fleurs sous le doux soleil d'avril et échangeait quelques rares paroles avec un homme assis hors de ma vue sur ce même balcon et qui était Réjean Ducharme. J'écoutais la voix d'homme descendre vers moi et je me disais: quelle étrange situation, j'ai lu tous ses livres ou presque, et pour respecter une convention non écrite, plus proche de la psychopathologie que du mythe, je n'ai pas le droit de me lever et d'aller ne serait-ce que risquer un œil chez le voisin.

Le film sur Ferron n'était pas bon. Lafond, arguant d'une vague ressemblance physique, s'y prenait pour le docteur. Je suis rentré de Toronto et de Montréal moins avec l'impression d'avoir bien ferronné que d'en avoir ducharmé un coup.

Et je pense souvent à eux, là-bas, à Rideau Hall. Quand je vois, sur l'écran imaginaire de mon intellevision, Michaëlle Jean débiter le discours du Trône de ce premier ministre aux airs de garçon de ferme bien nourri, et les petits gars du Royal 22^e tomber un à un pour le douteux salut du régime corrompu du pétrolier Karzaï, et la Cour suprême qui démolit tranquillement nos lois linguistiques, et le Canada, écolo-délinquant de la scène internationale, je n'oublie jamais que tout ça qui est avalé par nous les avalés des avalés est avalisé par Michaëlle Jean.

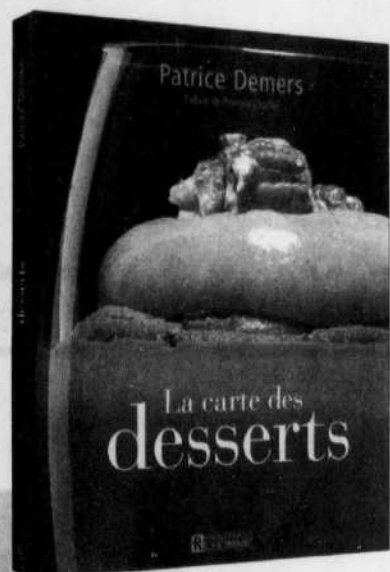
hamelinfo@sympatico.ca

LA LIBERTÉ EN COLÈRE,
LE LIVRE DU FILM

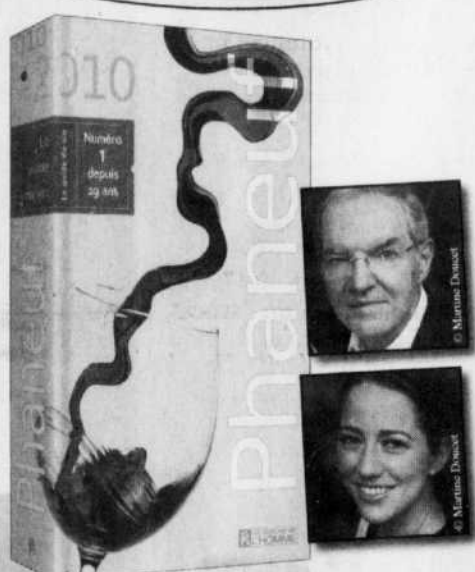
Jean-Daniel Lafond
Éditions de l'Hexagone
Montréal, 1994, 170 pages

Lectures 100 % plaisir!

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME
Une compagnie de Quebecor Media
www.editions-homme.com



Bienvenue dans la cuisine de Patrice Demers!
Quinze produits inspirants et, pour chacun, une recette de base et deux variations:
- Une version maison rapide et simple
- Une version restaurant plus sophistiquée



Michel Phaneuf et Nadia Fournier
Le guide le plus complet au Québec!
- 2200 vins répertoriés
- les Grappes d'or 2010
- et plus encore...

Gallimard

Trois femmes puissantes
Marie NDiaye

«Trois destins de femmes que la plume de Marie NDiaye sait sculpter avec cran, avec lucidité, avec souveraineté.»
Robert Lévesque

PRIX GONCOURT 2009

PAULE NOYART

Le miel d'Harar

Texte de Camilla Gibb, Traduction de Paule Noyart

TOUTES NOS FÉLICITATIONS À PAULE NOYART

LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2009 – TRADUCTION

«Le défi de rendre dans une traduction les finesses d'un langage qui, dans sa forme d'origine, épouse les subtils méandres d'un voyage transculturel a été remarquablement relevé par Paule Noyart. C'est le succès d'une telle entreprise qui atteste l'art de la traduction.»

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2009

LEMEAC • ACTES SUD

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LITTÉRATURE

Lyonel Trouillot: «Chien mangé chien»



SOURCE LIBRE EXPRESSION LIVRE MONTFERRAND
Le second tome du *Montferrand* de Paul Ohl complète le roman qu'il a commencé sur ce personnage historique.

Montferrand, le Papineau du muscle

MICHEL LAPIERRE

En 1829, Papineau avoue qu'il a convaincu Salaberry, vainqueur des Américains à Châteauguay, de demander la libération de Jos Montferrand, que le gouverneur Sherbrooke avait fait emprisonner, car le bagarreur était la terreur des matamores britanniques qui offensaient les Canadiens. Paul Ohl invente les faits. On lui pardonne cette fantaisie. Jos Montferrand (1802-1864) tient moins de l'histoire que du mythe.

Le second tome du *Montferrand* de Paul Ohl complète le roman. On peut déplorer les défauts que l'on trouvait déjà dans le premier: la faiblesse de l'art du conteur et le manque de raffinement de l'écrivain. Mais on ne peut pas reprocher au romancier les multiples péripéties qui tiennent en haleine.

Avec plaisir on suit Montferrand, le natif de Montréal devenu, selon Ohl, «le prince des cagex» de l'Outaouais, «l'homme qui dansait sur les billots flottants avec la grâce d'un gigueur, et dont le bruit des bottes à clous mordant dans le bois équarri ressemblait à de la musique». Dans la région de Bytown (futur Ottawa), les tensions entre draveurs canadiens et draveurs britanniques étaient vives.

Entre 1828 et 1840, les Irlandais protestants, défenseurs fanatiques de la monarchie anglaise, s'y liguent sous le nom de *Shiners*, contre les Canadiens. À l'occasion, ils s'associent aux Irlandais catholiques, pourtant leurs ennemis héréditaires, afin d'attaquer les francophones. La langue cimente les passions guerrières.

Ohl raconte un affrontement verbal qui eut lieu, dans une taverne de Bytown,

entre Montferrand et le marchand de bois Peter Aylen, le principal chef des *Shiners*. À la fin, le Canadien s'élance dans les airs et «marqua de la semelle et du talon de sa botte cloutée» une poutre du plafond. «Ça, c'est la signature d'un homme d'honneur!» s'écria-t-il en répondant par la menace à l'arrogant Britannique, né à Liverpool.

Loin d'occulter la dimension politique et sociale d'une rivalité, d'abord fondée sur la recherche d'emplois et l'embauche exclusive par Aylen d'Anglo-saxons pour, grâce à leur violence, mieux s'imposer dans l'industrie forestière, Ohl la souligne en exploitant les conventions épiques. Il met en scène le personnage de Papineau, comme pour montrer que les prouesses physiques de Montferrand sont la traduction populaire des audaces intellectuelles du tribun.

Justicier, le bagarreur, bien avant de donner une raclée aux *Shiners*, met knock-out Blackwell, le champion de boxe de l'Empire britannique qui vient de massacrer à coups de poing un Noir, traité comme un esclave par un officier anglais. Le sort de l'homme de couleur n'annonçait-il pas celui des Canadiens et des immigrants qui, sous le joug colonial, travailleront, comme des bêtes de somme, à la construction du canal Rideau, qui reliera Bytown à Kingston?

Réinterprété par Ohl, le coup de poing légendaire de Montferrand aurait ébranlé jusqu'à la Tour de Londres.

Collaborateur du Devoir

MONTFERRAND

Tome II
Paul Ohl
Libre Expression
Montréal, 2009, 376 pages

Il fait partie des grandes voix haïtiennes en littérature. Journaliste, activiste et enseignant, il publie, depuis une vingtaine d'années, de la poésie, des romans, des essais. Lyonel Trouillot sera au Salon du livre de Montréal avec un livre tout chaud: *Yanvalou pour Charlie*.

DANIELLE LAURIN

Né à Port-au-Prince en 1956, il y vit toujours. Il a tourné le dos un temps à son île, s'est réfugié aux États-Unis pour fuir la répression sous Jean-Claude Duvalier au début des années 1980... mais il n'a jamais pu se résoudre à quitter Haïti pour de bon.

Il a des antennes en France, officie comme membre de jury avec le Prix Nobel de littérature 2008, J. M. Le Clézio, au sein du Prix des cinq continents de la Francophonie. Il a des amis à Montréal, dont Dany Laferrière, avec qui il coprésente un festival littéraire annuel en Haïti.

Coincidence, les deux auteurs sont en lice pour le même prix littéraire français. *Yanvalou pour Charlie* concurrence *L'Enigme du retour* dans la course au prix Wepler, remis chaque année à «un auteur contemporain, loin du marketing et des pressions de toutes sortes». Le lauréat 2009 sera dévoilé lundi à Paris.

Lyonel Trouillot publie en France depuis une dizaine d'années. Après *Rue des pas perdus*, paraît en 2002 *Thérèse en mille morceaux*, bouleversant roman, où il donne la parole à une jeune Haïtienne en pleine crise, qui décide de tourner le dos à son passé, à son village, à sa misère, pour retrouver son âme, son individualité, pour renaitre à la vie.

Parmi les autres romans marquants de l'auteur: *Bicentenaire*, publié en 2004, où il évoquait, animé d'un souffle puissant, les troubles et la violence précédant la chute du président Aristide. Le livre, dédié «à celles et ceux qui sont descendus dans la rue» en Haïti en 2003 et 2004, mettait en scène un étudiant issu du milieu populaire, victime de la répression sanguinaire au milieu d'une manifestation qui se voulait pacifique.

Dans le plus récent roman de Lyonel Trouillot, son huitième, *Yanvalou pour Charlie*, c'est un adolescent désespéré, sans le sou, sans avenir, qui va payer. Après avoir cherché secours auprès d'un homme issu du même village que lui, un certain Mathurin, devenu avocat d'affaires à Port-au-Prince...

Lyonel Trouillot a répondu à nos questions depuis Port-au-Prince.



Lyonel Trouillot

Quel a été le point de départ de votre nouveau roman?

Le même que pour les précédents: la réalité haïtienne. J'écris avec ce que je vois. Haïti vit dans le miroir du désir de performance, les gens se construisent une identité en se mentant à eux-mêmes: on est ce qu'on a, ce qu'on possède, ce qu'on fait. C'est le cas de l'avocat dans mon roman. Et quand un petit Charlie de 14 ans vient cogner à sa porte, il est confronté à une autre vérité, la vérité de la conscience collective.

Vous avez connu plusieurs Charlie dans votre vie?

Charlie, c'est la vie des bidonvilles, la vie sale et pauvre de ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes. C'est quelqu'un qui peut frapper aux portes des riches, parfois avec le sourire, parfois avec violence: on ne peut pas demander aux gens de vivre dans la crasse humaine alors qu'il y a la richesse juste à côté. Des Charlie, il y en a tant en Haïti que je ne peux pas m'empêcher de les voir. Et de leur donner une voix.

Dès le moment où Charlie entre dans la vie de l'avocat, celui-ci est contraint de revisiter ce qu'il s'était efforcé de fuir: ses racines, son village, son histoire. On pourrait dire que *Yanvalou pour Char-*

lie est l'histoire d'un homme rattrapé par son passé...

Tout à fait. D'ailleurs, le yanvalou est une musique traditionnelle haïtienne, liée à la culture populaire, qui existe en milieu rural, surtout. Cet homme, qui provient du milieu rural, s'est construit par le mensonge, dans le déni de soi, de sa culture, et Charlie est le choc extérieur qui vient briser ses protections. En Haïti, le reniement des origines, et de la culture populaire en particulier, est constant. Dans ce pays pauvre et dépendant, on a tendance à s'éloigner de son enracinement, à cracher sur son parcours. Et plusieurs personnes ne sortent jamais de leur milieu. La bourgeoisie a un regard tourné vers l'ailleurs, vers l'étranger, ou vers elle-même. J'aime cette idée d'un choc, qui arrive du dehors, comme une émeute, et qui oblige à voir la réalité, à se remettre en question. Au moins, Mathurin, mon avocat, est perfectible: il peut changer. Ce n'est pas le cas de tout le monde en Haïti...

Il y a une grande part de cynisme chez lui: c'est la seule façon de s'en sortir en Haïti?

Il y a une expression créole qui témoigne de la violence au sein de la société haïtienne: «chien mangé chien».

Autrement dit: tout le monde s'entretue...

Mais ailleurs dans le monde, il y a aussi des stratégies cyniques individuelles, imposées par la précarité du monde actuel. On en vient à voir dans l'autre plus un concurrent qu'un ami. Les gens se préoccupent d'avoir un boulot, de le conserver, chacun est occupé à construire sa petite vie. La solidarité n'existe plus. Il faut devenir une sorte de colosse, de battant, pour survivre.

On voit bien à travers votre roman qu'Haïti demeure un pays où règnent la violence, l'injustice et la corruption. Vous voyez des parcelles d'espoir quelque part?

Je ne suis pas dans une relation de désespoir avec Haïti. Il y a des forces vives, il y a un souffle, un avenir. Bien sûr, des gens vivent en toute tranquillité dans leur petite banlieue, dans le mépris absolu des conditions objectives de la majorité de la population: je ne crois pas pouvoir changer ça. C'est le rôle de la politique, au sens noble du terme. Mais la littérature peut semer le doute, créer de la subversion. Je vois dans la littérature au moins une intention subversive, qu'elle ne parvienne pas à réaliser. Moi, j'agis par mes livres, et sur le plan culturel au sens large, en animant des rencontres littéraires et des ateliers d'écriture, en publiant de jeunes écrivains. Comment penser ce pays dans l'avenir pour la collectivité? On ne peut plus continuer comme ça, en produisant autant d'inégalités, d'injustice. Il faut tous se sentir Haïtiens, dans la reconnaissance de ce qui peut nous réunir sur le plan culturel.

Vous croyez vraiment qu'Haïti peut changer?

J'en suis convaincu. C'est pour ça que je reste ici. Toutes les réalités du monde peuvent changer. Et écrire, pour moi, c'est justement une façon de ne pas abandonner la croyance dans un avenir meilleur.

Collaboratrice du Devoir

YANVALOU POUR CHARLIE

Lyonel Trouillot
Actes Sud/Leméac
Arles/Montréal, 2009, 176 pages

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 10 au 16 novembre 2009

ROMAN

- 1 PARADIS CLEF EN MAIN
Nelly Arcan (Coups de tête)
- 2 L'ENIGME DU RETOUR
Dany Laferrière (Boréal)
- 3 LA FAIM DE LA TERRE T.1
Jean-Jacques Pelletier (Aire)
- 4 LE COCON
Janette Bertrand (Libre expression)
- 5 PUTAIN
Nelly Arcan (Seuil)
- 6 L'ÉCHAPPÉE BELLE
Anna Gavalda (Dilettante)
- 7 A.M.R.E.T. 6: TRIBULARE
Anne Robillard (Michel Brûlé)
- 8 LA TRAVERSÉE DES SENTIMENTS
Michel Tremblay (Leméac)
- 9 MILLENNIUM T.3: LA REINE DANS LE PALAIS...
Stieg Larsson (Actes sud)
- 10 FOLLE
Nelly Arcan (Seuil)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 CÉLINE AUTOUR DU MONDE
Gérard Schachmes (Libre expression)
- 2 LA FROUSSE AUTOUR DU MONDE T. 2
Bruno Blanchet (La Presse)
- 3 SEXY
L.-F. Marcotte (Flammarion Québec)
- 4 LE GUIDE DU VIN 2010
Michel Phaneuf / Nadia Fournier (de l'Homme)
- 5 ANTIDOTE HD
Collectif (Druide informatique)
- 6 L'UNION FAIT LA FORCE
Collectif (La Presse)
- 7 LES MEILLEURES RECETTES DE PLATS...
Carole Heding Munson (ADA)
- 8 LE WHY CAFÉ
John P. Strelecky (Dauphin Blanc)
- 9 IL ÉTAIT UN FOIS... LES EXPOS
J. Doucet / M. Robitaille (Hurtubise HMH)
- 10 LA SÉLECTION CHARTIER 2010
François Chartier (La Presse)

JEUNESSE

- 1 L'ANNIVERSAIRE D'ASTÉRIX ET OBÉLIX
Uderzo (Albert René)
- 2 LA MORTE QUI MARCHAIT T. 1
Linda Joy Singleton (ADA)
- 3 LES NOMBRILS T. 4: DUEL DE BELLES
Delaf / Dubuc (Dupuis)
- 4 TINTIN: COLOCS EN STOCK
Hergé / Yves Laberge (Casterman)
- 5 LES SORCIÈRES DE SALEM T. 1
Millie Sydenier (Éditions Réunis)
- 6 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE
Linda Joy Singleton (ADA)
- 7 LE ROYAUME DE LA MAGIE
Geronimo Stilton (Albin Michel)
- 8 MAX LA LOUPE ENQUÊTE T. 1
Stéphane Bourget (ADA)
- 9 LES CANARDS DE MONROYAL
Achdé / Lapointe (Boomerang)
- 10 FASCINATION
Stephanie Meyer (Hachette)

ANGLOPHONE

- 1 THE LOST SYMBOL
Dan Brown (Doubleday)
- 2 ECLIPSE
Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
- 3 BON JOVI
Bon Jovi (Harper Collins)
- 4 NEW MOON: THE OFFICIAL ILLUSTRATED...
Mark Cotta Vaz (Little, Brown & Co)
- 5 THE VAMPIRE DIARIES: THE AWAKENING
Lisa Jane Smith (Harper Collins)
- 6 TEMPTED V. 6
P. C. Cast / Kristin Cast
- 7 DEAD UNTIL DARK
Charlaine Harris (Ace Books)
- 8 AN ECHO IN THE BONE
Diana Gabaldon (Doubleday Canada)
- 9 THE GATHERING STORM
R. Jordan / B. Sanderson (Tor Books)
- 10 THE GIRL WITH THE DRAGON TATTOO
Stieg Larsson (Penguin Books)

Jouez la carte de la culture!



Félicitations à

Nicole V. Champeau

lauréate du
PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL
2009 • ÉTUDES ET ESSAIS



POINTE MALIGNE
L'INFINIMENT OUBLIÉE

376 pages + 30 \$
ISBN 978-1-897058-74-9



Les Éditions
du Vermillon
613-241-4032

leseditionsduvermillon@rogers.com
www.leseditionsduvermillon.ca

Pointe Maligne, l'infiniment oubliée met en situation le fleuve Saint-Laurent dans sa partie ontarienne, à partir du lac Saint-François en remontant vers Cornwall (*Pointe Maligne*) jusqu'aux Mille-Îles; périple d'où se dégage à travers les écrits, les cartes, les siècles et les personnes qui ont sillonné les lieux, une poésie de l'histoire. L'auteure ravive le souvenir de sites engloutis depuis la construction de la Voie Maritime du Saint-Laurent.

Isle aux Deux Testes, Anse à la Mort, Isle au Diable, Pointe aux Herbes, Anse au Gobelet, Pointe au Citron, Anse au Corbeau, Isle à la Cuisse, Pointe aux Joncs, Isle aux Mille Roches, Isle aux Galots, Isle Magdeleine, Isle aux Perches, Pointe aux lièvres, Cabane aux noix, le Moulinet...

Pointe Maligne rappelle aussi la magnifique chevauchée du Long Sault – les rapides, les glaces et les vents, les batteaux [sic] qui embardent, les passages effroyables, les bouillons qui sautent de 12 à 15 pieds de haut, les eaux violentes – pour que demeurent dans la psyché des lieux quelques traces de leur souvenir.



[F&L]

ÉDITIONS
MARCHAND
DE FEUILLESSTAND HACHETTE
N° 416

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Généalogies au féminin

GUYLAINE MASSOUTRE

Les femmes qui écrivent obtiennent moins de reconnaissance que leurs confrères, c'est un fait. Pourtant, ne sont-elles pas romancières (Duras), philosophes (Arendt), biographes (Adler), artistes (Bourgeois), essayistes (Cixous), femmes de lettres (Colette), académiciennes (Yourcenar), Nobel de littérature (Morrison) ou de la paix (Aug San Suu Kyi)? Ces héroïnes sont-elles aussi légères que des ombres?

Souvent, en écrivant, elles ont transmis à d'autres femmes la conviction nécessaire à leur formation. Elles les ont invitées à se saisir d'outils propres et à s'engager. À chacune sa langue, son territoire, un incendie. C'est ce qu'énonce *Les femmes qui aiment sont dangereuses*, bel ouvrage imagé de Laure Adler et Elisa Lécosse.

Avec l'inquiétude, le ressenti d'une urgence d'écrire est venu. En voici deux exemples, bien différents de ton, mais dotés d'un pouvoir de transmission féconde: d'Anne-Lise Roux, *La Solitude de la fleur blanche*, et de Noëlle Châtelet, *Au pays des vermeilles*.

Algérie, entrelacs

A-t-on oublié les livres chauds de Marie Cardinal sur sa terre natale, l'Algérie rouge, insouciante avant d'être meurtrie? Après Camus, elle avait des phrases éblouissantes. Née en 1964 à Bordeaux, dans une de ces familles pieds-noires tout juste rapatriées d'Algérie, Anne-Lise Roux, avec une formation en sciences politiques et une passion de rockeuse, a rejoint les habituées de la virtualité littéraire dans le roman personnel.

La Solitude de la fleur blanche capte d'emblée, du fait d'une écriture audacieuse, mouvementée, voire effrontée. L'auteur y raconte l'inavouable lignée d'Alsaciens, tour à tour Allemands et Français, qui voulaient échapper au maelström de la destinée. Retrçant sa «généalogie des perdants», elle démonte avec verve ce que les étiquettes identitaires obscurcissent, au lieu de clarifier.

Monde profus, porteur d'invincible et de poésie révélatrice, sa mémoire restitue la complexité de tout itinéraire errant. En héritière de la mobilité, elle se revendique chargée, émue, chaotique. Tantôt douloureusement occultés, tantôt jaillissant d'une sève inconnue, les mots imagés font un paysage où le mausolée jouxte un jardin d'épices inventé et des souvenirs d'armées.

Ce précieux récit a une qualité essentielle: ses identités entrelacées par des rebonds avec bagages. Entre les pertes d'Alzheimer et les hystéries du vouloir trop vivre, Roux nomme l'angélisme et le mensonge, la duplicité et la réaction. Colonialisme et anticolonialisme sont au cœur du cyclone qui dévoile la honte injuste à porter. De beaux portraits de marginaux y font une farandole, qu'elle explique comme «un catalogue raisonné des désastres» étoffé dans le temps. Drôle et dramatique, souvent en révolte, elle participe à une belle œuvre de civilisation.

Mots appris, langue inventée

Emotion tout autre, *Au pays des vermeilles* est le livre d'une mamie écrivaine, dont le cœur a été volé par la magie d'une petite-fille. Composé dans la contemplation de cette toute pe-



Noëlle Châtelet lors d'une visite récente au palais de l'Élysée, à l'invitation de Nicolas Sarkozy.

tite au berceau, puis apprenant à parler, ces éclats d'essai, signés par l'essayiste Noëlle Châtelet, imaginent une merveilleuse «délivrance»: la culture y bouillonne de résurgences, en bribes et petits filets.

Notre monde n'est pas que désastre. Devant l'enfant, le temps réversible se fait fragile, espiègle, captivant. Allégresse y rime avec leçon de choses, lapin aux gants de chevreau, imagination générale. Ce «pays des vermeilles» ravit, pure joie, caresse et vitalité: «Tu es l'indéniable courroie de cet attelage improbable», résume-t-elle, en regardant tant la petite que son fils devenu père.

Il y a maints touchers, dans ce livre sensible. Grâce à l'enfant, à la lignée, aux demi-mots, on y respire la renaissance du premier jour. Pas un film, pas une photo ne fixerait ainsi ce qui grandit. On croirait y lire François Dolto, y voir Agnès Varda, y entendre Catherine Deneuve dans *Peau d'âne*. Livre de femme, cette plume exclusivement gaga de la voix irréaliste, «une voix de l'avant-mé-

moire», dit la toute première vérité d'aimer un enfant.

Les femmes qui aiment sont dangereuses, titrent Laure Adler et Elisa Lécosse en leur recueil de portraits illustrés (Éditions Flammarion). Superbe! Celles qui lisent, celles qui écrivent et celles qui vivent trouvent comment projeter dans leur langue propre un imaginaire partagé hors de soi. De toutes ces femmes, on apprend diversement combien grandir est une lutte intérieure, spécifique mais commune, qui impose à chaque solitude d'honorer son étrange apport au destin.

Collaboratrice du Devoir

LA SOLITUDE DE LA FLEUR BLANCHE

Annelise Roux
Sabine Wespieser
Paris, 2009, 233 pages

AU PAYS DES VERMEILLES

Noëlle Châtelet
Seuil
Paris, 2009, 172 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Regards et paroles d'enfants

CHRISTIAN DESMEULES

Émile Ajar n'est pas mort. Pas mort en même temps que Romain Gary, son alter ego, un certain jour de décembre 1980. Il habite l'appartement situé au-dessus de celui du narrateur de *Pleurer comme dans les films*, le premier roman largement fantasmagorique de Guillaume Corbeil, un personnage d'enfant extralucide comme en compte déjà beaucoup — beaucoup trop? — la littérature québécoise.

Ce fils sans père nous raconte l'histoire de sa vie, de sa première échographie à sa tentative de suicide d'enfant, en passant par le jour où Émile Ajar, «l'ami de Maman», est venu s'installer à l'étage. Comment avec sa mère, bête d'admiration pour la chair de sa chair, ils collectionnent chaque numéro de *La Grande Revue des Grands Écrivains*, comment il s'entraîne à recopier chacune des phrases du dernier prix Goncourt afin de pouvoir un jour récolter les mêmes honneurs.

Autour de lui gravite «la petite Jade», une jeune cousine aveugle de naissance qui habite la même rue et croit à l'existence des monstres sous les lits. «Il valait sûrement mieux croire à un monde comme celui dans lequel elle s'imaginait vivre que de connaître en détail celui qui peu à peu se révélait à moi.»

C'est l'univers abstrait qui prend vie dans *Pleurer comme dans les films*, de Guillaume Corbeil — qui a reçu le prix Adrienne-Choquette plus tôt cette année pour *L'Art de la fugue* —, un roman plus ou moins convaincant, marqué au fer rouge d'une certaine poésie de l'enfance et d'un refus forcé du réel.

Un endroit irréprochable

Un peu plus consistant, le premier roman de Nicolas Chailifour repose lui aussi sur un narrateur au regard en biais, évoluant au milieu d'un univers apparemment étrange, qui s'exprime avec une certaine naïveté langagière.

Vu d'ici tout est petit s'appuie sur les observations d'un petit être vivant dans un terrier comme une moufette. Une sorte de farfadet sans âge, vaguement alcoolique, qui a vu passer tous les occupants d'un manoir ancien, depuis un certain major



Guillaume Corbeil

britannique après la conquête de la Nouvelle-France jusqu'aux employés de l'hôtel-restaurant d'aujourd'hui.

Il observe, se faufile, désire en secret, longe les murs «pour être vigilant». Observateur attentif, minutieux, il nous entraîne dans une visite guidée des lieux: lobby, cuisines, cave à vin, chambres.

Furtif et chapardeur, il découvre sa tanière de ses petits larcins: objets brillants, bouteilles d'alcool, un harmonica, des clés. Voyeur, il a une prédilection pour le spectacle des ébats sexuels. Amoureux d'une femme de chambre «vraiment pas pareille», il se transforme au besoin en vengeur invisible, lui qui sait «vraiment très bien ce qu'il faut faire parce qu'il y a des limites à tout».

Tandis que les destins et les drames passent, il reste là, figure permanente de ce théâtre d'ombres qui s'appelle la vie. «Vu d'ici, tout est petit, tout est petit comme moi et on voudrait pouvoir ne pas y croire, mais c'est comme ça depuis toujours et ce sera toujours comme ça encore longtemps.»

Collaborateur du Devoir

PLEURER COMME DANS LES FILMS

Guillaume Corbeil
Leméac
Montréal, 2009, 152 pages

VU D'ICI TOUT EST PETIT

Nicolas Chailifour
Héliotrope
Montréal, 2009, 216 pages

EN BREF

La vie privée des animaux

Ce n'est pas parce que c'est *Bébéte*, que c'est forcément con. Le bédéiste Simon Bossé, qui aime dessiner dans la marge, en témoigne avec cette étonnante — et trop confidentielle — œuvre lancée cette semaine par la maison d'édition L'Oie de cravan. Du

chien au canard, en passant par le paon, le singe, le coucou, l'étoile de mer et même le yéti, l'objet graphique et littéraire met en scène toute une ménagerie dans une série d'histoires sans paroles dévoilant leurs loufoques quotidiens. Des quotidiens trop humanisés pour être vrais, mais débordant d'anthropomorphisme pour mieux souligner les travers de nos comportements. — *Le Devoir*

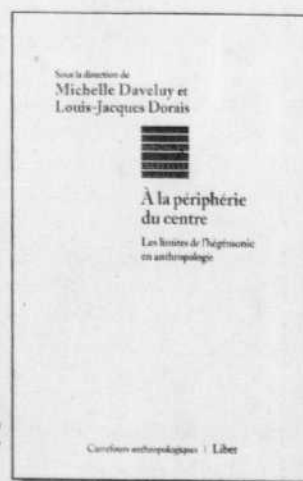
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

SOUS LA DIRECTION DE
Michelle Daveluy
et Louis-Jacques Dorais

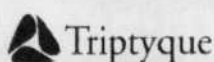
À la périphérie du centre

Les limites de l'hégémonie en anthropologie



COLLABORATEURS
Vered Amit
Catherine Benoit
Gilles Bibeau
Michelle Daveluy
Louis-Jacques Dorais
Julia Harrison
François Laplantine
Kabengele Munanga
Francine Saillant
Michael Singleton
Georges E. Sioui

196 pages, 24 dollars



www.triptyque.qc.ca
triptyque@editiontriptyque.com
Tél.: 514.597.1666

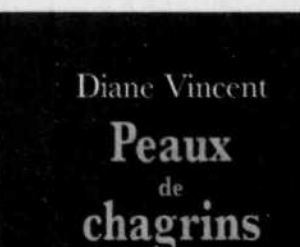
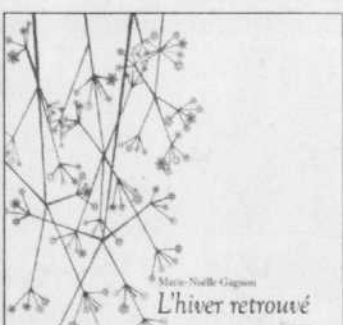


MARIE-NOËLLE GAGNON L'HIVER RETROUVÉ

roman, 160 p., 18 \$

Un premier roman tout à fait à part dans la production actuelle, héritier de l'imaginaire décloisonné de Boris Vian comme des personnages fragiles et entêtés de Réjean Ducharme.

Tristan Malavoy-Racine, Voir



Diane Vincent PEaux de chagrins



DIANE VINCENT PEaux de chagrins

roman, 236 p., 22 \$

Une histoire poignante où Diane Vincent déploie toute sa sensibilité d'écrivain. Par la cohérence avec laquelle elle développe le motif du tatouage, par la délicatesse avec laquelle elle s'attaque aux thèmes graves de la Shoah, elle élève *Peaux de chagrins* bien au-dessus du simple polar.

Martine Desjardins, L'Actualité

Salon du livre de Montréal – Stand 100

XYZ éditeur

Scott Symons
Place d'Armes
roman traduit de l'anglais, présenté et annoté par Michel Gaulin, 348 p., 28 \$

Place d'Armes, publié en 1967, fit scandale à l'époque. L'auteur y célébrait l'homosensibilité dans un livre résolument postmoderne. Cela n'a pas empêché *Place d'Armes* d'être classé parmi les cent meilleurs livres publiés au Canada par *Literary Review of Canada*.

www.editionsxyz.com

Ni Hérouxville ni Outremont La liberté de religion dans un État de droit

ALORS QUOI ?

Pierre JONCAS
Les accommodements raisonnables: entre Hérouxville et Outremont
La liberté de religion dans un État de droit

Preface de Marie-Andrée BERTRAND

ISSN: 978-2-7637-8951-4
140 pages • 19,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

LITTÉRATURE

Entrevue avec Gary Victor

Éclats de magie et corruption en sol haïtien

CAROLINE MONTPETIT

C'est un policier. Il vit dans un monde corrompu jusqu'à la moelle. Et il assiste, impuissant, à sa déchéance. En entrevue, l'écrivain haïtien Gary Victor explique qu'il ne partage pas le pessimisme de Deuswalwe Azémard, le personnage principal de son dernier roman, un roman policier mêlé de fantastique et de réalisme, *Saison de porcs*, paru aux éditions Mémoire d'encrier. Mais comme lui, il tente de rester droit au milieu de la corruption dans la société haïtienne d'aujourd'hui. Gary Victor est l'un des invités d'honneur du Salon du livre de Montréal.

«C'est difficile de vivre différemment sur la terre d'Haïti, c'est comme pour le personnage de mon livre», dit-il.

Ce personnage donc, Deuswalwe Azémard, «traîne son honnêteté comme un boulet à ses pieds [...] Il vit dans un lieu où il n'y a pas d'éthique, il n'y a pas de principe, dans une fiction permanente, où ce qu'il voit le laisse ébahi [...] Souvent, il aimerait faire comme les autres. Il n'est pas fier de son honnêteté. [...] En Haïti, celui qui est honnête est un peu considéré comme un raté, parce qu'il n'est pas riche. C'est difficile d'être honnête et d'être riche, surtout chez nous», dit-il.

On dit de Gary Victor qu'il est l'auteur le plus lu d'Haïti. Et malgré les régimes difficiles qui ont tour à tour pris le pouvoir dans son pays, il dit avoir désormais en Haïti la latitude d'écrire et de dire librement ce qu'il pense notamment des excès des régimes

JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Gary Victor

en place, lui, qui, en plus de ses livres, intervient régulièrement à la radio dans son pays. Cela n'exclut évidemment pas qu'il ait dû s'exiler au Québec lors du coup d'Etat de 1991, qui a chassé le premier gouvernement d'Aristide dans lequel il avait travaillé. Gary Victor est ensuite retourné vivre en Haïti, où il dit que la situation s'améliore tout de même lentement.

«On est dans un lieu où il y a quand même un fonctionnement minimal de certaines institutions, même si on peut se plaindre que ça fonctionne mal, de la qualité de nos politiciens et de la corruption. Nous avons un président élu et un parlement. Même si on se pose des questions sur la légitimité de nos hommes politiques, et des élections, nous sommes dans un processus. On se pose énormément de questions sur le processus, et il y a beaucoup de choses à faire. [...] Il va falloir que les

Haïtiens comprennent que la valeur des institutions est liée à la valeur de leurs choix», dit-il.

Gary Victor n'est pas tendre dans ses livres envers tous ceux qui participent à la corruption généralisée. *Saison de porcs* met notamment en scène un réseau d'expérimentation illicite de médicaments sur des cobayes humains, ainsi qu'un policier qui y participe activement. A ce sujet, Gary Victor dit avoir bel et bien entendu des «rumeurs» concernant des pratiques similaires en sol haïtien, mais qu'aucune commission d'enquête n'est évidemment venue prouver.

Le roman met également en scène des sectes évangéliques, très présentes en Haïti, qui seraient impliquées dans ces sombres trafics. En fait, la fille de l'inspecteur Deuswalwe Azémard, est elle-même, dans ce roman, donnée en adoption aux membres d'une secte aux commerces douteux.

Ce réalisme pessimiste est éclairé d'éclats de magie, qui témoignent de la culture vaudou qui imprègne les lieux. Certains personnages y seront transformés en porcs. Alors que, dans un roman précédent mettant en scène Deuswalwe, les cloches d'une église cessaient subitement de sonner. On se délectera de cette touche de réalisme magique à laquelle l'inspecteur, ce pragmatique, est bien malgré lui confronté.

Le Devoir

SAISON DE PORCS

Gary Victor
Mémoire d'encrier
Montréal, 2009, 192 pages

THÉÂTRE

Tit-Coq en images

Toute une vie que celle de Gratien Gélinas, petit garçon de la Mauricie lentement devenu star d'un bout à l'autre du Québec, et dont la renommée se rendra jusqu'aux marquées de Broadway.

ISABELLE PARÉ

Colligé par Anne-Marie Sicotte, la belle-fille de Gélinas et auteure de sa biographie, *Gratien Gélinas en images* retrace le parcours de ce «p'tit comique» de chez nous à la stature de géant, qui ouvrit la voie à plusieurs générations de dramaturges après lui.

Nourrie par de nombreuses photos de famille, lettres personnelles, télégrammes et autres témoignages historiques hérités de Gratien Gélinas, cette biographie en images expose au grand jour les forces et fragilités de ce passionné au tempérament bouillant, souvent ébranlé dans ses convictions.

On le découvre d'abord enfant, au sein d'une famille bousculée par la relation houleuse que vivaient ses parents. Puis jeune étudiant, à la faveur des tout premiers clichés croqués de ses premiers pas au théâtre, qui le distrairont de ses malheurs familiaux.

Les années 30 seront celles de la radio. Gélinas aiguise son talent de comique, notamment en créant le personnage de Fridolin, né dans le cadre de l'émission *Le Carrousel de la gaieté*. Déjà archipopulaire, le personnage archétypal du petit Canadien connaît la réelle célébrité en 1939, lors de la création sur scène de *Fridolin* 39.

ARCHIVES PERSONNELLES DE L'AUTEURE
Général des Fridolinades en 1942: Gratien Gélinas avec les comédiennes Amanda Alarie et Juliette Huot.

Toute une série de photos témoignent de la frénésie qui entoure alors le personnage, reporté sur scène lors de chaque revue de fin d'année.

En pleine guerre mondiale, on décèle un Gratien Gélinas soudainement tourné vers le cinéma, qui immortalise sur pellicule *Fridolin* 43. Puis l'après-guerre voit naître le mythique personnage de Tit-Coq, autre héros national, qui partira à la conquête de Broadway, créant l'histoire et l'émotion partout au Québec.

Ce passage mitigé à New York, où la revue sera retirée après trois soirs, marquera le début d'une descente aux enfers pour Gélinas, qui n'en émergera qu'en 1956, lors du retour inespéré des *Fridolinades* en 1956. L'année 1969 le montre de retour sur les planches, à la faveur d'une odyssée shakespearienne qui le mènera de Stratford à Londres.

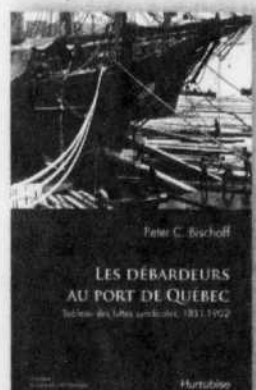
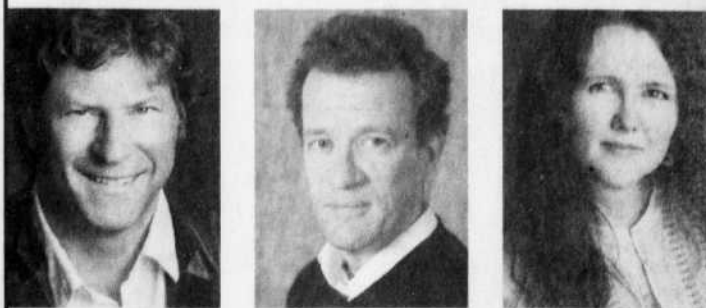
Ragaillard, Gélinas renoue avec le succès dans *Un simple soldat*, de Marcel Dubé, puis signera *Bousille et les justes*.

On peut suivre ainsi au gré des photos de famille les traces de Gélinas jusqu'au soir de sa vie, passée en compagnie d'Huguette Oigny, puis seul dans son éternel refuge d'Oka. Une vie en kaléidoscope que nous offre ici en images sa biographie, déjà auteure de *Gratien Gélinas. La ferveur et le doute*, un livre réédité ces jours-ci chez Typo en format poche.

Le Devoir

GRATIEN GÉLINAS EN IMAGES

UN P'TIT COMIQUE À LA STATURE DE GÉANT
Anne-Marie Sicotte
VLB éditeur
Montréal, 2009, 175 pages

Des livres à découvrir
AU STAND 300L'ABRI
Stéphane BertrandJ'AI EU PEUR D'UN QUARTIER AUTREFOIS
Patrick DroletNOUS ÉTIIONS LE NOUVEAU MONDE
Jean-Claude GermainMON VIEUX
Pierre GagnonLE RÊVE AMÉRICAIN DE CHAMPLAIN
Christian MorissonneauLE VEILLEUR
Naïm KattanUNE TOUTE PETITE MORT
Michel LeclercPAS DE MAL À UNE MOUCHE
Maryse LatendresseMÉCHANTS VOISINS
Maryse LatendresseLES DÉBARDEURS AU PORT DE QUÉBEC
Peter C. BischoffVENEZ RENCONTRER
NOS AUTEURS
AU SALON DU LIVRE
DE MONTRÉAL. STAND 300

J. P. April • Lise Blouin
Serge Bruneau • Daniel
Castillo Durante • Anne
Élaine Cliche • Pierre
Gariépy • Bertrand
Gervais • Yann Martel
Felicia Mihali • Jean
Perron • André Pronovost
Hélène Rioux • Bruno Roy

XYZ
éditeur

www.editionsxyz.com

Hurtubise
www.editionshurtubise.com

LIVRES

ESSAIS

Un anarchiste breton en Amérique

MICHEL LAPIERRE

En 1885 et en 1888, Édouard David, exilé blanquiste qui a fui la répression après l'échec de la Commune de Paris, lance des feuilles révolutionnaires en français au cœur de la Pennsylvanie, où des immigrés de son pays travaillent dans les mines. L'un d'eux, l'anarchiste Louis Goaziou (1864-1937), fera l'impensable: rapprocher la gauche d'origine européenne de la vie populaire américaine et des immigrés francophones rétrogrades venus du Québec.

Jeune journaliste aux idées avancées, Goaziou fit ses premières armes dans une des publications de David. Il apparaît comme le chef de file de la tendance très méconnue que Michel Cordillot, professeur à Paris-VIII, nous fait découvrir dans son livre, *Révolutionnaires du Nouveau Monde*. Il s'agit d'une «brève histoire du mouvement socialiste francophone aux États-Unis (1885-1922)».

La naissance du mouvement s'appuyait sur la présence, à la fin du XIX^e siècle, de quelques milliers de mineurs francophones (français et belges) dans la région de Pittsburgh. Né en Bretagne dans une famille pauvre et illettrée, Goaziou, dont le breton était la langue maternelle, fut l'élève d'une école catholique, mais, à 16 ans, l'adolescent, qui avait perdu la foi, décida de gagner l'Amérique.

Comme le souligne Cordillot,



le Breton s'aperçoit, aux États-Unis, qu'il est aussi francophone! Son éducation religieuse et sa passion pour la vie intellectuelle (il fonde plusieurs journaux d'idées, dont le plus durable sera *L'Union des travailleurs*) lui permettent de comprendre la première en importance des communautés ouvrières francophones de son pays d'adoption: les immigrés canadiens-français, présents surtout en Nouvelle-Angleterre.

Leur catholicisme, souvent farouche, les rend hostiles aux idées de gauche que défendent des ouvriers américains d'origine européenne. Ces derniers, en général anticléricaux, sinon incroyants, répondent la plupart

du temps à leurs adversaires par le mépris.

Mais Goaziou se montre accommodant avec les immigrés aux racines québécoises. Il leur rappelle que le Christ repoussait «l'inégalité des conditions humaines». Il effectue une percée chez eux en parcourant la Nouvelle-Angleterre et parfois se rend même à Montréal, où il rencontre notamment le socialiste Albert Saint-Martin.

Aux États-Unis, l'anarchiste d'hier se fond peu à peu dans le mouvement ouvrier de langue anglaise, moins doctrinaire que ses équivalents européens. Parfois anti-intellectualiste, ce courant reflète une Amérique aux racines protestantes, où un déisme diffus et moralisateur se mêle à un matérialisme bon enfant.

Historien remarquable, Cordillot aurait pu scruter davantage le triste effet sur Goaziou du rouleau compresseur de la culture États-Unienne de masse. Opposée à elle, la culture catholique issue du Québec, celle de Kerouac, si humble et si obscurantiste fût-elle, avait, dans sa vaine résistance, quelque chose de poignant.

Collaborateur du Devoir

RÉVOLUTIONNAIRES DU NOUVEAU MONDE

Michel Cordillot
Lux
Montréal, 2009, 216 pages

LITTÉRATURE ACADIENNE

Le guetteur mélancolique

SUZANNE GIGUÈRE

Tenant à la fois de l'essai méditatif, du monologue intérieur, de la prose poétique, ou du carnet d'esquisses, le dix-huitième recueil d'Herménégilde Chiasson réunit seize textes écrits aux solstices et aux équinoxes des saisons entre 2005 et 2008. Du ciel et des paysages des quatre saisons, il connaît tous les parfums, les couleurs subtiles et les transformations. Des blessures de l'enfance qui sont comme des rêves interrompus, de la fragilité du sentiment amoureux, de la peine amoureuse qui n'est jamais pressée de s'en aller, il en corrige les maux par la tendresse. «Vous vous souviendrez à jamais de ce moment troublant où vous avez pris la lumière dans vos bras (...) Un souvenir, une main au repos sur le blanc d'un drap. Une main endormie et pleine d'amour».

De notre époque, il lit le vacarme, le cynisme, l'hypocrisie, le conformisme, les intolérances, les injustices, prend acte du désarroi de ses contemporains, s'interroge sur le fait qu'après tant de vies accumulées, l'humanité en soit encore et toujours face à d'inevitables fléaux. Il en appelle à une concertation «pour organiser une frappe collective et générale en vue d'extirper encore une fois et une fois pour toutes le mal de l'humanité».

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux. En Don Quichotte tombé du berceau, le poète, le front sur l'horizon, imprime sa volonté de voir naître d'autres mondes, de retrouver l'émouvante nécessité de la beauté. Il l'évoquait déjà, il y a dix ans, dans *Pour une culture de l'injure*, un essai paru aux Éditions du Nordir (Ottawa, 1999): «Notre vie même est une injure à tous ceux qui trouvent que nous sommes toujours trop vivants pour leurs pronostics fatigués et fatigants et qui ne sont pas d'accord pour que nous parlions de beauté.» Des images remontent à la surface, semblables à des banquises lumineuses dans l'obscurité de la mer.

Une lenteur mélancolique imprègne des pages entières quand le poète revient sur les rives de sa mémoire. Il a la mémoire longue d'un peuple dont le projet est sans repos, bien que la cartographie approximative du pays soit de plus en plus floue. Sous sa plume renaissent les combats, les espoirs et les désillusions du peuple acadien, dont l'idéal ne tient ni dans une devise ni dans les couleurs assemblées d'un drapeau, mais dans la volonté de ne jamais céder. Du coup, ce sentiment de perte et d'impuissance rejoint en un même battement les combats d'autres peuples à travers le monde, les cultures piétinées, les résistances de toutes les humanités meurtries.

Dans la filière du temps que traversent les saisons, s'insèrent la perte d'amis chers, la brisure du cœur, l'irréparable. «Vous voudriez tant qu'il n'y ait pas de fin, qu'il n'y ait que des déplacements, que des parcours, que des trajectoires, des prolongements, des insistances, des vacillements du sens, de légères embrouilles, de la confiance, de la consistance, de la constance». Le dur

désir de durer, l'éternité. Porté par une écriture poétique au souffle puissant, *Solstices* est l'un des chants les plus émouvants qui soient sur une humanité aux reflets changeants. A lire dans l'arrière-saison d'automne, dans le bleu déclinant du jour, quand votre esprit a besoin de se revigorer à même une pensée libre, ardente et lucide, en avant des courants dominants.

Collaboratrice du Devoir

SOLSTICES

Herménégilde Chiasson
Éditions Prise de parole
Sudbury (Ontario), 2009, 135 pages

EN BREF

Causerie de Dany Laferrière

L'écrivain Dany Laferrière, gagnant du prix Médicis 2009, du Grand Prix du livre de Montréal et finaliste au Prix littéraire des collégiens, propose une causerie à la librairie Monet, au 2752 de Salaberry à Montréal, le dimanche 13 décembre 2009 à 14h. La rencontre sera animée par Tristan Malavoy-Racine. Entrée libre, mais réservation au 514



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Dany Laferrière

337-4083 ou par courriel à anne-pascale@librairimonet.com

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le déroulement de la mémoire

Le récit éthéré de Roland Bourneuf porte en lui une part d'ombre et de mystère qui pourra charmer autant qu'exaspérer

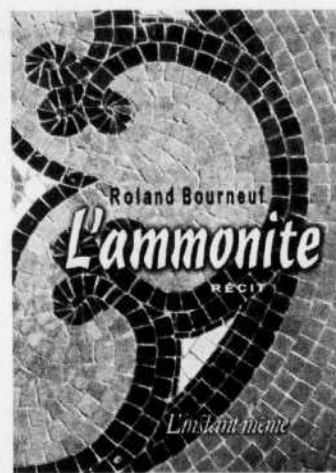
CHRISTIAN DESMEULES

Arnaud Bernane, petit chineur du dimanche, met un jour la main sur une boîte de figurines chez un brocanteur. Un vieux loup de mer avec la pipe entre les dents, une femme portant perruque et crinoline, un forçat avec un boulet à la cheville. Il imagine ce qu'aurait pu être leur vie. Plus qu'un jeu, ces séances de rêverie deviennent «un puissant aimant à souvenirs» qui agit, en retour, au cœur même de sa propre mémoire.

«Mollusque céphalopode fossile à coquille enroulée», l'Ammonite est parait-il un excellent marqueur chronologique. Pour

Roland Bourneuf, ce fossile devient le symbole parfait de la mémoire «enroulée depuis la nuit des temps». Auteur d'essais, de recueils de nouvelles, d'un roman, longtemps professeur de littérature à l'Université Laval avant de prendre sa retraite il y a une dizaine d'années, Bourneuf, né en Auvergne en 1934, cultive une œuvre résolument tournée vers la mémoire et le temps qui passe.

La figure centrale de *L'Ammonite* médite sur un oncle volcanologue, a une pensée pour ses parents, se souvient de logeurs malveillants, imagine aussi ce qui n'a pas été. «En rêvant sur un vieux carnet ou sur une humble figurine, je m'éton-



nais d'avoir tant oublié, dira-t-il. Non seulement des êtres et des lieux mais mes propres émotions, tout ce qui fait la trame — qu'à tort on croit lâche — d'une existence.» Cette fois, il a mis les pieds au cœur d'un véritable dédale de souvenirs qui le tient éveillé la nuit. Une entreprise d'exhumation du passé où le fantôme a autant de part que l'histoire.

L'enfance, et après? Sa jeunesse lui apparaît «comme un

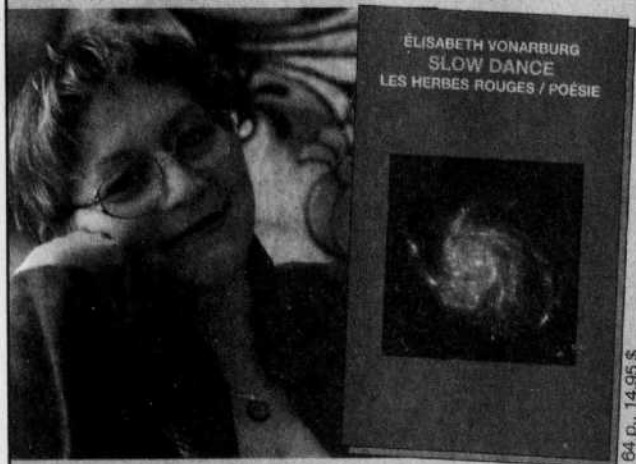
couloir faiblement éclairé». De rares événements illuminent, le souvenir d'éphémères rencontres subsiste à peine. Ensuite? Il lui faut recourir aux souvenirs de femmes, réelles ou rêvées, convoquer les «disparus» qui ont traversé sa vie — dont une fille qu'il n'a jamais connue.

Arnaud Bernane entame une enquête familiale pour laquelle il dispose de bien peu d'indices et qui ne connaîtra jamais de réelle conclusion, sinon celle que constitue sa propre mort, constatée un jour sur une page anonyme, ses carnets de notes retrouvés dans son sac à dos.

Objet littéraire un peu statique — en un sens replié sur lui-même comme ce coquillage ancien dont il s'inspire —, le récit éthéré de Roland Bourneuf porte en lui une part d'ombre et de mystère qui pourra charmer autant qu'exaspérer.

Collaborateur du Devoir

L'AMMONITE
Roland Bourneuf
L'Instant même
Québec, 2009, 234 pages

ÉLISABETH VONARBURG
Slow Dance

« mais est une femme »

LES HERBES ROUGES/POÉSIE

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur de l'Histoire

Vendredi 27 novembre
18 h 00

Avec le soutien de la Sodac
RSVP : 514.739.3639
Bistro : 514.739.3303
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges

Afin de souligner la parution aux PUL, *Mercurie du Nord*, de
UN ENCYCLOPÉDISTE RÉFORMATEUR :
JACQUES PEUCHET
(1758-1830)

Causerie

Écrivain injustement oublié, Jacques Peuchet inspira des auteurs aussi divers que Karl Marx et Alexandre Dumas. Collaborateur de l'Encyclopédie Méthodique, il traversa en témoin lucide les divers régimes, de Louis XV à la Monarchie de Juillet.

Avec l'auteur
ETHEL GROFFIER
Juriste, essayiste,
chercheuse (McGill).

Présentée par
JOSIANE BOULAD-AYOUB
Philosophe (UQAM), essayiste,
directrice de collections
aux PUL.

Animateur
MARC ANGENOT
Essayiste, analyste du discours
et historien des idées (McGill).

...chaque fois que les religions ont voulu se substituer à la science, dans l'explication de phénomènes naturels, elles ont erré...

Dr. Albert Laurendeau, 1911



Présentation de
Marcel Sylvestre

Albert LAURENDEAU
LA VIE - CONSIDÉRATIONS BIOLOGIQUES

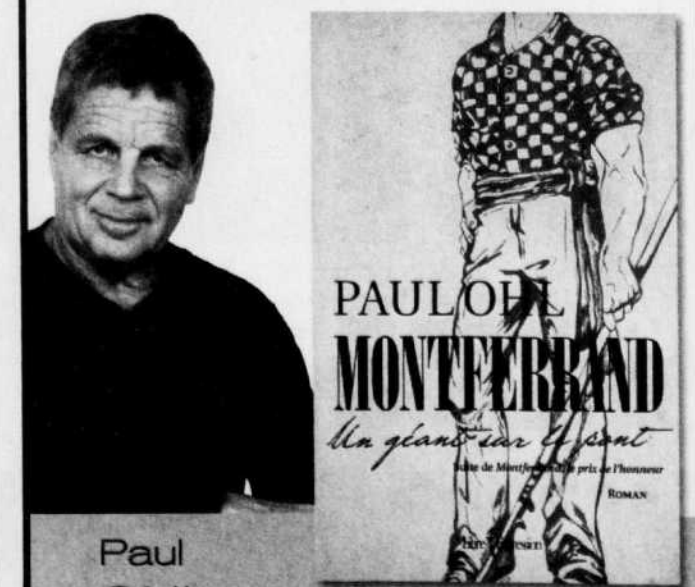


En 1911, un médecin de campagne partisan de l'évolutionnisme voyait son livre, *LA VIE - CONSIDÉRATIONS BIOLOGIQUES*, condamné et interdit de lecture par l'Église. Un siècle plus tard, la pensée audacieuse de ce libre-penseur redevient accessible.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL • www.pulaval.com

Le retour d'un romancier talentueux, la conclusion d'un grand récit

La suite du Prix de l'honneur



Paul
OHL

PAUL OHL
MONTEFERRO
Un grand récit

En librairie dès maintenant

PHOTO © GROUPE LIBREX

IL FAIT
BON LIRE!

GROUPE LIBREX
Une compagnie de Québec Media
GROUPELIBREX.COM

LIVRES

BIOGRAPHIE

Beau Dommage sans dommages

SYLVAIN CORMIER

À portée de la main, toujours là. Mon exemplaire écorné, aux pages désormais volantes, du *Dictionnaire de la musique populaire au Québec 1955-1992* (IGRC, 1992), signé Robert Thérien et Isabelle D'Amours. Compagnon de passion et outil de pro. Ma mémoire portative, ma source privilégiée, la référence de base en chansons d'ici (avec le site Québec Info Musique pour complément, faute de mise à jour publiée). Un ouvrage précis et complet, facile à consulter, absolument fiable.

La même rigueur vaut pour le joli paquet de livrets d'anthologies et compilations diverses dont on a confié rédaction et recherche à Thérien au fil des ans: avec lui, on ne se trompe pas. Il est le consultant par excellence de toute la confrérie: on apprécie en lui un sens aigu de l'exhaustivité, l'absence de jugements de valeur trop appuyés. Chansons à boire de Gérard «Nono» Deslauriers, grand œuvre de Félix, même combat. Il a tous les disques, toutes les dates, tous les faits.

Ce *Beau Dommage* qu'il propose aujourd'hui est de même nature. Factuel, chronologique. «Tellement on s'aimait est l'histoire publique de Beau Dommage, celle du groupe, de l'organisation. [...] Si vous vous attendiez à découvrir des détails croustillants sur les vies personnelles de ses membres, vous êtes probablement déçus.» Thérien justifie ainsi son parti-pris en page... 201. Tel un ajout a posteriori. Une évidence, pour l'auteur. Annoncer la couleur en intro, pour quoi faire? «Au cours des entrevues que j'ai réalisées avec eux, continue-t-il, je n'ai jamais cherché à obtenir ce type de renseignements. Mais

même si j'avais voulu, je n'aurais pas trouvé grand-chose.» Entendez: c'est de la régie interne, un huis clos cher aux gars et à la fille de Beau Dommage. Pour eux, pour Thérien, ça ne nous concerne pas. Ou plutôt: ça ne devrait pas nous intéresser si on a notre Beau Dommage à la bonne place. Musique au cœur.

Ça donne le livre que ça donne. Un livre de surface, parfaitement documenté et parfaitement lisse. La genèse du groupe est particulièrement fouillée, farcie de détails fascinants. Le batteur Réal Desrosiers était dans un groupe prog, Morpheus, avec son ami Serge Fiori. Beau Dommage a failli s'appeler Bonté Divine. Le véritable premier album de Beau Dommage est un disque pour enfants: tous sauf Desrosiers ont contribué à l'enregistrement des musiques composées par Robert Léger pour l'émission *Les Chiboukiks*. Et pour peu que le «flash» de Donald Lautrec eût ébloui Léger, le premier interprète de la merveilleuse *Montréal* aurait pu être... Gilles Latulippe.

Contextes invariablement cernés, lieux utilement situés, on suit Beau Dommage étape après étape, voire spectacle après spectacle, chaque tournée européenne décortiquée (avec la population de chaque ville...), chacune des 64 chansons du groupe décrites dans son arrangement et son propos, toutes retrouvailles dûment revisitées. Tout est là. Y compris l'enthousiasme un peu gêné de Thérien, qui tente de sortir de son habituelle réserve pour dire que du Beau Dommage, c'est bien bon. «C'est un très beau documentaire», dit-il au sujet de Beau Dommage après la pause, émission spéciale de 1994. Beau dommage!

Entre hagiographie et complé-

ment du coffret *L'Album de famille*, même graphisme, vente couplée en magasin, *Beau Dommage — Tellement on s'aimait* est certainement moins une biographie définitive que le formidable rapport de recherche qui permettrait de passer à l'autre travail d'un biographe: creuser le sujet. Enquêter. Sans sombrer dans le «croustillant», il y a un mystère Beau Dommage que ce livre n'élucide volontairement pas et qui demeure entier. Et c'est dommage. A rester ainsi hors des studios et des coulisses, à éviter d'évoquer tensions et dissensions, on perd un peu de l'essentiel. Le «dark side on the moon» sans quoi aucune création n'est possible. La perspective intérieure. Il s'est passé des choses, pourtant, à l'intérieur, qui éclaireraient l'œuvre.

Plus notable encore, il manque les émotions: on les a tellement aimés, d'accord, mais pourquoi? Quelles cordes sensibles les textes, les musiques ont-ils fait vibrer? Thérien exprime à sa manière une certaine affection pour le groupe et son époque, mais on ne tripe pas ici Beau Dommage comme on tripe sur le Montréal de la fin des années 60 dans le *Montréal Show/chaud* de Carmel Dumas. Un autre Beau Dommage reste à écrire, quelque part entre le *Hergé* de Pierre Assouline et le *Gerry Boulet* de Mario Roy. Un Beau Dommage qui saurait composer avec quelques dommages collatéraux.

Le Devoir

BEAU DOMMAGE

TELEMENT ON S'AIMAIT

Robert Thérien
VLB éditeur
Montréal, 2009, 217 pages

PIERRE GUIMOND / VLB ÉDITEUR

Beau Dommage: photo de promotion au parc Jeanne-Mance (automne 1976)

MARC SÉGUIN

FINALISTE PRIX DES COLLÉGIENS 2010

TOUTES NOS FÉLICITATIONS

La foi du braconnier

« Ce livre-la est surtout l'histoire étonnante d'un peintre très très doué pour écrire. »
— Pierre Foglia, *La Presse*

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC

Les Éditions du **Noroît**

Prix littéraires

www.lenoroit.com

Michael Delisle
Prière à blanc

Grand Prix de la ville de Montréal
Finaliste

Monique Deland
Miniatures, balles perdues et autres désordres

Prix Alain-Grandbois de l'Académie des Lettres du Québec
Lauréate

Venez rencontrer nos auteurs au Salon du livre de Montréal, stand 342

la Pastèque

Nous tenons à féliciter Hervé Bouchard et Janice Nadeau pour les Grands prix littéraires du Gouverneur général du Canada.

HARVEY est le premier titre à remporter les deux prix pour la littérature jeunesse: texte et illustration.

Bravo pour cette première historique!

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

LIVRES

Claude Hagège: pour la survie de Babel

CAROLINE MONTPETIT

Il a du bagout, le linguiste Claude Hagège. En entrevue, il pose à la fois les questions et les réponses, semble pouvoir parler durant des heures de son principal sujet d'étude, qui lui vaut ces jours-ci de signer un livre dans la très belle collection des dictionnaires amoureux, qui paraît chez Plon/Odile Jacob, *Le dictionnaire amoureux des langues*.

L'homme, qui est l'un des invités d'honneur du Salon du livre de Montréal, sait de quoi il parle. Polyglotte, il a voyagé de par le monde pour comprendre et traduire des langues tribales jusque-là méconnues. Pour lui, toutes les langues sont belles, parce que toutes peuvent exprimer la diversité du monde. En principe. Car s'il y a une langue que le professeur Hagège attaque, c'est bien l'anglais. Et il l'attaque entre autres parce que cette langue, par son hégémonie, est en partie responsable, avec l'espagnol, de la disparition de quelque 25 langues par an de la surface de la Terre. Une langue disparaît, explique-t-il, quand il y a faute de transmission aux enfants de ses locuteurs, et quand ses locuteurs, devenus vieux, sont sur le point de mourir. Et la disparition d'une langue, c'est aussi la disparition de l'expression d'une culture.

L'anglais, il l'attaque aussi parce que c'est la langue des pays industrialisés, les États-Unis, le Canada, la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Zélande, l'Australie, l'Afrique du Sud. Or, plutôt que de traduire les mots liés à la technologie que l'on importe de ces pays, ou encore d'inventer de nouveaux mots qui leur correspondent, on se contente souvent de les importer dans notre langue. Il est pourtant toujours possible pour une langue d'inventer de nouveaux mots pour s'adapter à un nouvel environnement. Il salue d'ailleurs les efforts du Québec en la matière, et accueille un mot comme courriel, tellement juste, en traduction de l'anglais e-mail.

Esperanto

Car Claude Hagège, qui a souvent dû utiliser d'abord une

langue véhiculaire avant d'apprendre la langue d'un peuple auquel il s'intéressait, reconnaît bien la nécessité pour les peuples d'utiliser parfois une langue commune. En fait, il regrette qu'une langue comme l'esperanto, qui visait précisément à créer un langage commun pour permettre la communication entre les peuples, ait été supplantée par l'anglais, à la faveur du rôle des Américains dans les deux grandes guerres mondiales qui ont déchiré l'Europe au XX^e siècle.

L'esperanto n'est pourtant pas mort, dit-il. En fait, selon Wikipedia, il compte de un à deux millions de locuteurs de par le monde. Mais il ne remplit manifestement pas les objectifs que lui avait fixés son inventeur, l'ophtalmologue juif polonais Ludwik Lejzer Zamenhof. Pourtant, contrairement à l'anglais, l'esperanto n'exprimait pas l'influence de tout un peuple, en l'occurrence le plus puissant, sur l'ordre mondial.

Ce qui n'exclut pas, bien sûr, que les langues aient de tout temps été sujettes à des invasions. En fait, si Claude Hagège considère qu'une langue n'a pas besoin d'être écrite pour exister comme langue, une certaine définition sociologique identifie comme langue les langages qui peuvent s'écrire, qui s'utilisent dans des lieux de pouvoir, et qui ont fait l'objet d'une normalisation. On trouve autour de 6000 langues écrites et non écrites sur terre tandis que quelque 4500 répondent à la seconde liste de critères.

Finalement, en plus de la position politique sur la scène mondiale que les États-Unis ont acquise après la Deuxième Guerre mondiale, l'anglais est actuellement servi par un système de communication qui n'a évidemment jamais été égalé auparavant. Quelque chose qui joue contre la survie de Babel.

Le Devoir

DICTIONNAIRE AMOUREUX DES LANGUES

Claude Hagège
Éditions Plon/Odile Jacob
Paris, 2009, 736 pages

ESSAIS

D'une Jan Wong à l'autre

La chroniqueuse canadienne retourne en Chine sur les traces de ses péchés de jeunesse

STÉPHANE BAILLARGEON

Le *Globe & Mail* a été le premier journal occidental à ouvrir un bureau dans la Chine communiste, il y a tout juste cinquante ans. Plusieurs correspondants se sont succédé à ce poste convoité. La plus célèbre et la plus passionnante d'entre tous demeure la Mont-réalaise Jan Wong.

Son parcours personnel fait frissonner d'étonnement même à l'échelle des innombrables terriens reliés, d'une façon ou d'une autre, à la populeuse partie asiatique du monde. Les anglos disent «one of a million kind» pour décrire une personne d'exception. Pour décrire Mme Wong, il faudrait leur suggérer d'adopter la formule «one of a billion kind».

Qu'on en juge. Son aïeul a quitté l'empire du Milieu au XIX^e siècle, payé la honteuse surtaxe demandée aux Asiatiques pour rentrer au Canada et travaillé à la construction du chemin de fer transcontinental. Rendu au bout de la ligne, tout à l'Est, il s'est installé à Montréal ou son descendant Bill Wong a fait fortune dans la restauration chinoise.

Fille de cet homme d'affaires, d'un capitaliste quoi, née en 1953, Jan a elle-même développé de très fortes sympathies maoïstes dans les universités montréalaises au point d'aller poursuivre ses études à l'Université de Pékin. Elle fut une des deux seules étudiantes étrangères de cette université dans les très cruelles années de la Révolution culturelle, une période pendant laquelle des nuées de sauterelles communistes ont dévasté le pays. Mme Wong a raconté dans *Red China Blues* (1997) comment elle avait poussé le zèle jusqu'à dénoncer une étudiante chinoise qui l'implorait de l'aider pour passer de

TIBOR KOLLEY / THE GLOBE AND MAIL
Jan Wong

l'autre côté du rideau de bambou. L'étudiante, la jeune Yin, finit à la campagne pour une dure et longue «rééducation».

La Dernière révolution de Mao

Pour comprendre cette dérive démentielle, on peut lire le court chapitre huit («La décennie du désastre») du nouveau livre de Mme Wong. Pour plonger dans cet enfer par le menu détail, il faut éplucher *La Dernière révolution de Mao*. Le parapage de huit cents pages revient sur cette période traumatique de «guerre civile générale» qui a instauré une terreur ayant affecté cent millions de personnes et fait un million de victimes directes. Certaines furent carrément dévorées par les gardes rouges cannibales!

Désillusionnée par son expérience, Jan Wong est rentrée à Montréal où elle est devenue journaliste. Le *Globe & Mail* l'a donc renvoyée en Chine (1988-1994) où son apparence, ses expériences et sa maîtrise de la langue en ont fait une implacable arme de couverture massive. Elle a notamment décrit les événements (et le massacre) de juin de la place Tiananmen.

Jan Wong est retournée à Pékin en 2006 avec sa famille, son mari, lui-même fils d'un communiste américain, et leurs deux adolescents. Son nouveau livre, *Pékin confidentiel*, publié en anglais l'année suivante, raconte ce périple dans une Chine complètement transformée, revenue de ses cauchemars communistes pour glisser rapidement dans une réalité faite de misères noires et de fortunes radieuses, de néoconfucianisme et de corruptions. Pékin n'est plus une sombre prison où chacun surveille l'autre, c'est

une fourmilière suractive avec son aristocratie immensément riche et ses ouvriers exploités.

La journaliste de terrain garde le bon œil et l'oreille attentive. Elle voit tout et elle raconte très bien. «Pour moi, la machine à cirer les chaussures symbolise le dynamisme économique chinois, écrit-elle en visitant la Cité interdite. D'une part, les Pékinois ont troqué leurs chaussures de tissu bon marché de l'époque Mao contre de coûteux souliers en cuir; d'autre part, ils sont confrontés au plus grand chantier urbain du monde. Un entrepreneur a sauté sur ce nouveau besoin et a lancé la fabrication d'une machine à cirer les souliers. Et les gérants d'immeubles, avides d'un avantage concurrentiel, se les arrachent.»

Le fil rouge de l'enquête

Surtout, Mme Wong veut retrouver sa camarade dénoncée autrefois. C'est le fil rouge de son enquête. Après beaucoup d'effort et de patience, les retrouvailles ont lieu avec la dangereuse dissidente qui rêvait de liberté. La jeune Yin est devenue Lu, «une belle femme mûre, avec un visage en forme de cœur: une permanente de boucles noires à la Botticelli lui tombe sur les épaules, ses yeux étincellent derrière des lunettes à monture d'argent qui parfois glissent sur son nez; ses sourcils sont redessinés, ses cils passés au mascara et ses lèvres brillent sous un gloss rose».

À l'époque de leur première rencontre, ce look inimaginable aurait déjà suffi à l'envoyer au camp. «Je suis tellement désolée», lui confie sa dénonciatrice en l'implorant de lui accorder ses «plus profondes excuses». Lu réplique alors à Jane Wong de ne pas l'être puisqu'au total, à cette triste époque, elle fut accusée pour «vingt-cinq, peut-être trente» crimes, la dénonciation de la Canadienne n'ayant qu'aggravé un peu son cas, ni plus, ni moins. Lu travaille maintenant à l'université et a visité l'Amérique...

Mme Wong, elle, est devenue une célèbre columnist au *Globe*. Sa chronique *Lunch with...* (1996-2002) était à peu près aussi incontournable à Toronto à l'époque que celle de Pierre Foglia à Montréal. *La Presse* a d'ailleurs bêtement repiqué la formule du «dîner avec», sans l'effet. Évidemment, Jan Wong est aussi à l'origine d'une très féroce controverse à pour avoir écrit en octobre 2006 que trois fusillades scolaires du Québec (celle de Polytechnique, Concordia et Dawson) pouvaient être liées au sentiment d'aliénation qu'éprouvent les immigrants dans le Québec des perpétuelles querelles linguistiques.

Le premier ministre Jean Charest, comme la chambre des Communes, a dénoncé

l'opinion grossière et demandé des excuses comme des centaines de lecteurs du *Globe*. Le Conseil de presse a blâmé le journal, et même son editrice adjointe s'est distancée de sa chroniqueuse vedette.

Dogmatisme maoïste?

Mme Wong n'a jamais flanché. Elle qui dans son livre se révèle sans pudeur par rapport à ses erreurs passées, ses errances oubliées et pardonnées, n'a jamais au grand jamais renié cette corrélation pourtant rejetée par tous. Comme si elle avait conservé, malgré elle, une part de son dogmatisme maoïste. D'ailleurs, les penseurs manichéens marqués pour la vie par la vulgate marxiste de leur jeunesse se bousculent dans le milieu journalistique. Alain Dubuc, ça vous dit quelque chose?

Les esprits tordus se demanderont si ceci n'explique pas au moins en partie pourquoi le nouveau livre de Mme Wong est lui aussi traduit et publié par le Seuil, en France, plutôt que par une maison de sa ville natale. C'est possible. On peut en tout cas souhaiter que cet esprit capable de tant de mea culpa, de compassion et de résipiscence revienne un jour dans sa ville natale et y fasse ce qu'elle fait de mieux: enquêter, décrire, comprendre et expliquer le monde et une part d'elle-même, pour finalement produire un nouveau livre (du genre *Confidences montréalaises...*) qui serait édité ici cette fois.

Le Devoir

PÉKIN CONFIDENTIEL

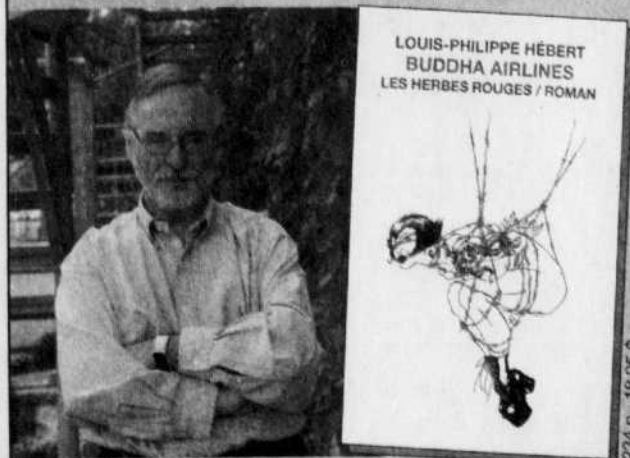
Jan Wong
Seuil
Paris, 2009, 299 pages

LA DERNIÈRE RÉVOLUTION DE MAO. HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION CULTURELLE 1966-1976

Roderick Macfarquhar
et Michael Schoenhals
Gallimard
Paris, 2009, 808 pages

JEAN-SIMON DESROCHERS
La canicule des pauvres

Un monde tellement vivant
que sa décadence ne cesse de nous séduire.

LOUIS-PHILIPPE HÉBERT
Buddha Airlines

Une imagination déréglée,
aussi vicieuse que violente.

LES HERBES ROUGES/ROMAN

XYZ
éditeur

AVIS AUX AUTEURS

Suite à leur déménagement,
les Éditions XYZ vous prient d'adresser
désormais vos manuscrits à :

Les Éditions XYZ inc.
1815, avenue De Lorimier
Montréal QC H2K 3W6

Au plaisir de vous lire!

www.editionsxyz.com

Michel Freitag
1935-2009

Les éditions Nota bene
saluent Michel Freitag,
auteur du *Naufrage*
de l'université.

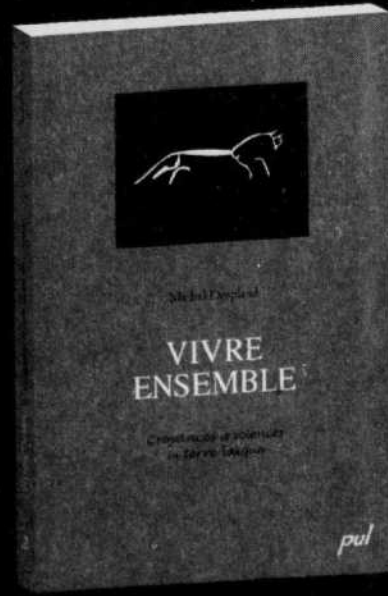
Grand théoricien de la
sociologie, penseur de la
postmodernité,
critique de la mondialisation
comme de la transformation
de l'Université,
Michel Freitag laisse bien
vivante une pensée forte et
une œuvre majeure qui
ne cessera d'éclairer les
générations à venir.

NB
Éditions Nota bene

Des livres pour savoir

Êtes-vous à la recherche d'un fil conducteur
historique et critique pour le cours
ÉTHIQUE ET CULTURE RELIGIEUSE ?

Vivre ensemble
Croyances et sciences
en terre laïque

Michel
Despland

ISBN : 978-2-7637-8906-8
139 pages • 19,95 \$

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL
www.pulaval.com

ESSAIS

BEAUX LIVRES

Destins croisés: Simone Mary Bouchard et Louise Gadbois

PAUL BENNETT

L'éditeur Marcel Broquet, qui avait un peu délaissé depuis quelques années le livre d'art après avoir publié plus de 50 titres dans sa collection «Signatures», renoue avec le genre avec une nouvelle collection, *Profil*, et un premier titre, *Simone Mary Bouchard et Louise Gadbois — L'art naïf dans la modernité*.

Il faut savoir gré à l'auteure du nouvel ouvrage, Monique Brunet-Weinmann, spécialiste de l'œuvre de Riopelle, de proposer une démarche originale pour éclairer ce qu'elle appelle le «chevauchement», dans les années 1930-1940, de deux catégories artistiques qui sont d'ordinaire considérées séparément: l'art naïf ou populaire d'une part, et l'art moderne d'autre part.

En analysant le cas de Simone Mary Bouchard (1912-1945), peintre populaire de Charlevoix découverte dès 1936 par Marius Barbeau et Patrick Morgan, et rapidement adoptée par les Lyman, Holgate, Gadbois et autres membres de la Société d'art contemporain de Montréal (SAC), l'auteure souligne qu'avant le triomphe de l'abstraction dans les années 1950 et la rupture radicale qu'il entraîna entre peintres abstraits et figuratifs, les tendances naïve et moderne au Québec «se fécondaient et se frôlaient en bonne intelligence». Après cette rupture, les peintres populaires furent plus que jamais déclassés, jugés au pire folkloriques, au mieux originaux.

Grâce en particulier à son amitié avec Louise Gadbois (1896-1985), peintre formée par Holgate qui vivait à Outremont mais passait ses étés dans Charlevoix, Mary Bouchard put participer à plusieurs expositions parrainées par la Société d'art contemporain à Montréal et à Toronto, à côté



La famille à l'ouvrage, 1938, de Simone Mary Bouchard. L'artiste s'est représentée peignant un tableau, à gauche.

des Pellan, Borduas, Surrey, Roberts et Cosgrove. Appréciée par Riopelle et le père Marie-Alain Couturier, promoteur infatigable de l'art contemporain qui tenta même d'organiser une exposition des œuvres de Mary Bouchard au Musée d'art moderne de Paris, la jeune artiste de Baie-Saint-Paul, de santé fragile, fauchée à l'âge de 33 ans, connut une ascension aussi rapide que fulgurante.

La route de Louise Gadbois, alors dans la quarantaine, croisa celle de Mary Bouchard à l'été 1941. Invitée au moulin qui servait de maison familiale au clan Bouchard, où tous les enfants sculptent, peignent ou confectionnent des tapis crochétés vendus aux touristes, Louise Gadbois s'enticha aussitôt des tableaux de Mary et lui offre de diffuser son œuvre auprès de son réseau d'amis à Montréal. Les choses s'enchaînent très vite et Mary sera invitée à devenir

membre à part entière de la Société d'art contemporain. Mary Bouchard, qui n'a jamais auparavant quitté son coin de pays, se rendra même quelques jours à Montréal en 1944 à l'invitation de Gadbois pour rencontrer les autres membres de la SAC, auprès de qui elle fera sensation.

Plus encore, l'œuvre de paysagiste et de portraitiste de Gadbois sera peu à peu influencée par celle de Bouchard, à qui elle envie sa spontanéité, sa grâce innée, sa fantaisie; elle tendra ainsi à abolir les lois traditionnelles de la perspective et de la composition pour retrouver la «naïveté» des artistes populaires. De même, dans les derniers mois de sa courte vie, Simone Mary Bouchard délaissera les traits les plus folkloriques de la peinture populaire: couleurs primaires, symétrie rigide de la composition.

Après sa mort en 1945, les tentatives pour diffuser l'œuvre de Mary Bouchard seront systématiquement torpillées par les milieux académiques et les institutions officielles, tant à Ottawa qu'à Québec. Et l'originalité de sa contribution à l'art moderne sera passée sous silence, vite éclipsée par les querelles entre défenseurs et adversaires de l'abstraction.

Si le propos de Mme Brunet-Weinmann est pertinent, la facture de l'ouvrage laisse toutefois à désirer: style un peu terne, narration cahoteuse, ruptures de ton où l'auteure passe sans transition de l'anecdote à des considérations théoriques qui ont l'air trop souvent plaquées. L'ouvrage ne se signale pas non plus par sa mise en page, froide et sans relief, qui rappelle pour le meilleur et pour le pire la griffe de l'ancienne collection «Signatures».

Mais ne boudons pas notre

plaisir. Basé sur une documentation solide et largement inédite tirée notamment du journal de Simone Mary Bouchard et des lettres échangées entre elle et Louise Gadbois, l'ouvrage de Mme Brunet-Weinmann a le mérite d'explorer et d'éclairer une facette jusqu'ici négligée de l'histoire culturelle du Québec.

Le Devoir

SIMONE MARY BOUCHARD ET LOUISE GADBOIS

L'ART NAÏF

DANS LA MODERNITÉ

Monique Brunet-Weinmann
Marcel Broquet, coll. «Profil»
Saint-Sauveur, 2009, 155 pages

CONTES

Un peu de philosophie avec Édouard

LOUIS CORNELLIER

Composé de trois contes philosophiques dialogués, *Les Rencontres d'Édouard* aborde, l'air de rien, des questions fondamentales. Théologien retraité de l'Université Laval, Marcel Viau y fait échanger Édouard, «un homme comme tout le monde», avec un clochard, un infirme et une jeune fille un peu fantomatiques qui ébranlent sa quiétude existentielle.

Dans une cathédrale, Édouard observe des œuvres d'art religieux. Un clochard socratique survient et le harcèle de questions déroutantes. Qu'est-ce qui fait la beauté d'une œuvre? Son rapport au réel? L'objet matériel comme tel ou l'histoire qu'il porte? L'intention de l'artiste seulement ou la rencontre de cette dernière avec les attentes de l'observateur? «Tu apprends le monde en le construisant, par le moyen des objets construits qui t'entourent», lâche enfin le clochard phénoménologue, qui n'a pas besoin de citer Husserl et Merleau-Ponty pour qu'on sache qu'il les a lus.

Avec l'infirmes, Édouard apprend que le langage, même le plus ordinaire qui soit, sert à fabriquer et à reconstruire le monde. «Notre monde est en fait un ramassis d'activités qui tourbillonnent autour de nous, comme un essaim d'abeilles, lui explique joliment l'infirmes.

ment l'infirmes. Et les mots sont là pour saisir au passage ces activités et les relancer dans une direction ou une autre.»

La jeune fille, elle, met en question le rapport entre la réalité extérieure et la conscience. Comme le clochard, elle n'étale pas ses lectures, mais on peut deviner qu'elle a fréquenté l'œuvre de Charles S. Peirce, un des pères du pragmatisme américain, qui croyait, selon le *Petit Larousse de philosophie* (2007), que «la croyance est une disposition à agir, et que le sens d'une pensée repose sur les habitudes qu'elle produit». Agir, par conséquent, c'est nécessairement croire, et la croyance — à Dieu, à la science ou à n'importe quoi d'autre — a pour seule assise le langage.

Inspirés par des considérations savantes, les dialogues créés par Marcel Viau évitent tout jargon philosophique. Même les profanes, à condition qu'ils acceptent la remise en question de leurs croyances habituelles, peuvent apprécier toute la richesse réflexive de ce projet très original.

Collaborateur du Devoir

LES RENCONTRES D'ÉDOUARD

Marcel Viau
Novalis
Montréal, 2009, 136 pages

EN BREF

Une société pour VLB

Des amateurs et des spécialistes de l'œuvre de Victor-Lévy Beaudeau ont fondé une Société d'études beaulieuusiennes. Les objectifs de cette société sont de

stimuler la recherche sur l'œuvre de VLB et de favoriser leur diffusion. Ces beaulieu-sieux, pilotés notamment par le professeur Jacques Pelletier de l'Université du Québec à Montréal, espèrent tenir une première manifestation publique au printemps 2010. — *Le Devoir*



Mary Bouchard à son chevalet en 1945, l'année de sa mort



RENÉ-DANIEL DUBOIS

Bob

PRIX MICHEL TREMBLAY POUR LE MEILLEUR TEXTE DRAMATIQUE

«Très syncopée, la langue de Dubois y est abondante, débordante, polymorphe, généreuse, personnelle et empreinte de virtuosité. Bob est une œuvre ambitieuse, qui vit à la hauteur de ses ambitions, et qui témoigne d'un auteur possédant une redoutable maîtrise des divers éléments de son récit. Il s'agit véritablement d'une écriture de la maturité.»

— André Brassard, Robert Claing, Carole Fréchette, Jean-Frédéric Messier, et Maryse Warda, Jury 2009 du Prix Michel Tremblay.

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

Québec

Prix littéraire des collégiens

FINALISTES PRIX LITTÉRAIRE DES COLLÉGIENS 2009

Le Discours sur la tombe de l'idiot
Julie Mazzieri
José Corti

L'énigme du retour
Dany Laferrière
Boréal

La foi du braconnier
Marc Séguin
Leméac

Joies
Anne Guilbault
XYZ

L'œil de Marquise
Monique Larue
Boréal

www.prixlitterairedescollégiens.ca

BANQUE NATIONALE, Culture et Communications Québec, FONDATION Marc Bourgie, Éducation, Loisirs et Sport Québec, QUEBECOR, LE DEVOIR, CRILCO, UNEQ, RADIO

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le français fait vivre



LOUIS CORNELIER

Le français, donc, a changé la vie du Lituanien d'origine Aloyzas-Vytas Stankevicius, mieux connu sous le nom d'Alain Stanké. Ça se comprend, quand on sait que les quatre premiers mots qu'il a appris dans cette langue sont «la guerre est finie», prononcés le 8 mai 1945. Après un pénible passage par l'Allemagne, le jeune polyglotte de onze ans — il parle déjà le lituanien, le polonais, le russe et l'allemand — arrive en France. Il se promènera encore beaucoup, par la suite, mais ne quittera jamais vraiment l'aire culturelle française.

Sorte d'autobiographie rédigée à partir d'un angle particulier, c'est-à-dire celui du rapport avec une langue, *Le français a changé ma vie* est à l'image de son auteur. Ouvrage fantaisiste, souriant, intelligent, mais un peu brouillon parce que rédigé au fil d'une plume primesautière, cet essai-témoignage se veut essentiellement un hommage à une langue et à un peuple. Il divertit avec brio, mais glisse parfois sur l'essentiel et n'évite pas toujours les répétitions inutiles.

La rencontre entre Stanké et le français n'a pas vraiment été une sinécure. À l'école, le grand maigre étranger expérimente le rejet. «A chacun ses chaînes», écrit-il. Moi, j'allais découvrir les miennes... à l'école, où je ne confondais pas les crachats à la figure avec la pluie. À sa première dictée, il fera 102 fautes, alors que la moyenne de la classe se situe entre huit et douze. Cette adversité le stimulera. Il sera «envahi par le désir de devenir le meilleur, de dépasser, de surpasser ces petits gâcheurs de vie qui sciaient [ses] nerfs et ignoraient [son] chagrin». Deux ans plus tard, après avoir lu tout ce qui lui tombe sous la main et écouté frénétiquement la radio, il remportera le deuxième prix de français de son école et recevra, en cadeau, *De la Terre à la Lune*, un roman de Jules Verne.

«C'est mon ardente passion pour le français qui me l'a fait découvrir», écrit-il au sujet de ce dernier, et c'est précisément cette découverte qui a radicalement changé ma vie! En effet, c'est à cause de Jules que je suis devenu journaliste, puis éditeur. C'est aussi lui qui m'a insufflé le désir de parcourir le monde et de pourchasser l'insolite, l'étrange, l'étonnant, l'explicable, l'insolite, l'hétéroclite. Stanké deviendra d'ailleurs l'éditeur exclusif des six manuscrits posthumes de son auteur fétiche, découverts à la fin des années 1970.

Un parachute

La littérature française lui sera une école de vie. Une phrase de Flaubert — «Prenez garde à la tristesse, c'est un vice!» — lui servira de boussole. D'Alexandre Dumas, il retiendra le plaisir du travail boulimique. Il remerciera Beaumarchais d'avoir inventé le droit d'auteur. «La culture, écrivait Frédéric Dard, c'est comme un parachute. Lorsqu'on n'en a pas, on s'écrase!» Le parachute de Stanké sera français.

Or ce français, ceux qui le connaissent vraiment le savent, est riche de ses variétés nationales, régionales, sociales et temporelles. Et ces dernières sont autant un terrain de mines qu'un

terrain de jeu. Le facétieux Stanké choisit bien sûr de s'en amuser. À son arrivée au Québec, dans les années 1950, il sera concepteur publicitaire à la radio. Il formulera, bien innocemment, une réclame pour une vente de laine en ces termes: «Écoutez bien: une pelote pour 25 cents!» On imagine la réaction des Québécois, qui attendent encore, alors, leur révolution sexuelle. Et que dire de celle d'un confrère parisien qui visite une exposition de meubles avec Stanké pour découvrir un fauteuil vibrant, qualifié de «branleur» par son concepteur. «Si jamais vous voulez revenir vous faire branler à ma santé, dira le Québécois au Français, ça me fera plaisir!»

Pour illustrer la richesse ludique de la langue française, Stanké, dans cet ouvrage, se vautre dans les homophones, les expressions populaires, les contrepétories et autres calembours. L'esprit français, léger, subtil, caustique et plein de malice, n'a pas d'autres explications que les potentialités de sa langue qui incitent à être brillant. Stanké, qui ne résiste jamais à la tentation de citer un bon mot, rappelle ce «Gestapette», réservé à l'écrivain français Abel Bonnard, ministre de l'Éducation sous l'Occupation, qui «prisait particulièrement les blondinets allemands», et la flèche de Laurent Fabius à l'endroit de Ségolène Royal: «Dès qu'elle parle, on entre tout de suite dans le... vide du sujet!»

Au sujet des accents, qui font dire des âneries à tous les sots prétentieux, Stanké n'aura besoin que de citer quelques beaux vers de Miguel Zamucol pour faire l'éloge de cette diversité phonétique. «L'accent, mais c'est un peu le pays qui vous suit. / Mon accent, il faudrait l'écouter à genoux! [...] Avoir l'accent, enfin, c'est chaque fois que l'on cause / Parler de son pays en parlant d'autre chose.»

Hommage rendu au français et, malgré tous leurs défauts, aux Français, cet ouvrage effleure aussi des enjeux tels le purisme linguistique, la féminisation de la langue, le langage texto et le statut des francophones partout dans le monde. Stanké, toutefois, refuse de se mouiller franchement sur la plupart de ces sujets. Il déplore sans réserve, cela dit, la fascination de certains Français pour l'anglais et montre, preuve à l'appui, que faire travailler des francophones en anglais constitue une injustice et un danger, de même qu'il s'oppose à l'appellation «auteurs francophones», qui transformerait en «métèques» les écrivains qui ne sont pas des Français de souche. Ce dernier débat mériterait de plus amples développements parce qu'il est loin d'être évident que les auteurs québécois gagneraient à être désignés comme «français».

Ce qui déçoit dans ce livre, par ailleurs plein de qualités (la table des matières, toutefois, est incorrecte et Semprun n'est pas Cubain), c'est la place trop restreinte réservée par l'auteur au Québec français. Il en parle, bien sûr, mais au passage seulement et presque jamais sur l'essentiel. Le français qui fait vivre, au Québec, c'est un combat sociopolitique quotidien, de même qu'une littérature et une chanson originales. Or Stanké a beau vivre ici depuis plus de 50 ans, dans ces pages, il semble l'ignorer et avoir encore la tête en France.

louisco@sympatico.ca

LE FRANÇAIS A CHANGÉ MA VIE

Alain Stanké
Michel Brûlé
Montréal, 2009, 224 pages



Michel Garneau à sa table à dessin, au Devoir

Garnotte, toutes couleurs unies

Le Garnotte nouveau est arrivé! Plus de 175 caricatures publiées en 2009 dans *Le Devoir* avec en prime des croquis refusés ou écartés, osés ou sulfureux.

La couleur est le grand inédit du cru, depuis le 1^{er} janvier. Elle a fait entrer Michel Garneau dans un monde pétillant où les tomates et les pelures de banane possèdent enfin une teinte crédible, où le premier président noir des États-Unis l'est bel et bien, où les flammes de sang sont réalistes et où le nez de clown de Guy Laliberté, qui clôt cette présente édition, peut s'offrir d'être cramoisi.

Le caricaturiste du *Devoir*, qui publie son florilège annuel aux *Intouchables*, vous dira que l'année a été faste et inspirante avec la coalition dirigée par Dion, l'accession d'Obama à la Maison-Blanche, le naufrage de la Caisse de dépôt et la saga municipale pour clore le bal. En quatrième de couverture, le maire Gérald Tremblay en arroseur arrosé se fera servir une désopilante immersion, tous tuyaux en fuite. Plusieurs perles au menu, dont Bush qui se fait tirer ses pantouffles par son chien et Ignatieff inénarrable en Jules César. Le prince Harry, accusé d'avoir tenu des propos racistes, s'écrit:

«L'année prochaine, j'écris le Bye Bye... et Parizeau en belette vibrante apporte à Pauline Marois un bidon d'essence pour raviver la flamme... Les croquis jamais publiés apportent un sel supplémentaire à l'album, dont des condoms en croix en sacrilège papal, ou Kim Jong-il, à la tête de la Corée du Nord, dessiné en flasher avec une bombe à l'endroit stratégique.

A savourer en technicolor, dans cet album de toutes les dérives politiciennes ou autres, captées sens dessus dessous, sens devant derrière.

Le Devoir

EN BREF

Tracer les contours du rire

Tout Goscinnny en 128 pages. Hasard? Coïncidence? En cette année du 50^e anniversaire d'Astérix, Découverte Gallimard vient d'avoir la bonne idée de lancer cette semaine *Goscinnny, faire rire, quel métier!*, une nécessaire hagiographie du célèbre scénariste (Astérix, Lucky Luke, Le Petit Nicolas...). Piloté par Aymar du Chatenet et Caroline

Guillot, ce voyage dans l'existence humaine, abondamment illustré, retrace, de Varsovie à Paris en passant par Buenos Aires et New York, l'étonnant parcours de cet assembleur d'histoires qui a marqué durablement l'univers du 9^e art francophone. Et bien sûr, on y parle de *Pilote* (le journal), d'Oumpah Pah, du délicieux Iznogoud, mais aussi de toutes les influences (Disney, le World Press et les autres) qui ont façonné l'homme et ses personnalités. — *Le Devoir*



Un cadeau exceptionnel en édition limitée!

Une boîte métal originale
LA BOÎTE À MOTS contenant
Le Nouveau Petit Robert de la langue française 2010
et Le Petit Robert des noms propres 2010

leROBERT

SUZANNE LEBEAU

Le bruit des os qui craquent

TOUTES NOS FÉLICITATIONS À SUZANNE LEBEAU

LAURÉATE DU PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 2009 — THÉÂTRE

« Dans une forme simple et directe, Suzanne Lebeau nous livre une histoire engagée et bouleversante qui traite sans compromis des séquelles, visibles et invisibles, de la guerre et de la violence. »

Jury des Prix littéraires du Gouverneur général 2009

(514) 524-5558 lemeac@lemeac.com

LEMEAC

(© Josée Lambert)